

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1913-1914. — N° 83

TRAVAIL DU LABORATOIRE DE MÉDECINE LÉGALE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

WILLIAM COWPER
(1731-1800)

The lingering illness
is over at last ;
And the fever called living
is conquered at last.
E. A. Poe.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 22 Décembre 1913

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jean BOUTIN

Né le 1^{er} Mars 1890, à Chalais (Charente).

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

Décembre 1913

Thèse
Lyons
1913



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1913-1914. — N° 83

65058 TRAVAIL DU LABORATOIRE DE MÉDECINE LÉGALE

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE
SUR
WILLIAM COWPER
(1731-1800)

The lingering illness
is over at last ;
And the fever called living
is conquered at last.
E. A. POE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 22 Décembre 1913

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jean BOUTIN

Né le 1^{er} Mars 1890, à Chalais (Charente).

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Décembre 1913

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. COURMONT ASSESEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE, PIERRET,
BEAUVISAGE, LACASSAGNE.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	{	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales.		ROQUE
		BARD
		X...
		X...
Clinique obstétricale et Accouchements		FABRE
Clinique ophtalmologique		ROLLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		NICOLAS
Clinique des maladies mentales		LÉPINE (J.)
Clinique des maladies des enfants		WEILL
Clinique des maladies des femmes		POLLOSSON (A.)
Physique médicale		CLUZET
Chimie médicale et pharmaceutique		HUGOUNENQ
Chimie organique et Toxicologie		MOREL
Matière médicale et Botanique		MOREAU
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		GUIART
Anatomie		TESTUT
Anatomie générale et Histologie		RENAUT
Physiologie.		MORAT
Pathologie interne.		COLLET
Pathologie et Thérapeutiques générales		LESIEUR
Anatomie pathologique.		PAVIOT
Médecine opératoire		POLLOSSON (M.)
Médecine expérimentale et comparée		COURMONT (P.)
Médecine légale.		ETIENNE MARTIN
Hygiène		COURMONT (J.)
Thérapeutique		PIC
Pharmacologie		FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS
Pathologie externe.	VALLAS
Maladies des voies urinaires	ROCHET

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BERARD,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	—
Accouchements	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD,	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X...,	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	LATARJET	MOURIQUAND	FROMENT
COMMANDEUR	BRETIN	ARLOING (F.)	THÉVENOT (Lucien)
NEVEU-LEMAIRE	LERICHE	GUILLEMARD	PIERY
IAROYENNE	THÉVENOT (Léon)	PCLICARD	COTTE
VORON	TAVERNIER	GARIN	DUROUX
NOGIER	CADE	SAVY	

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Et. MARTIN, *Président*; J. LÉPINE, *Assesseur*;
MM. THOMAS, professeur et FROMENT, *Agrégé*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE
DE MES CHERS DISPARUS

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A TOUS MES PARENTS

*Ce travail est dédié en témoignage de mon affection
et de ma reconnaissance.*

A Notre Maître

MONSIEUR LE PROFESSEUR LACASSAGNE

Professeur honoraire de Médecine légale à la Faculté de Lyon,
Correspondant de l'Institut,
Associé National de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur.

Il nous a accueilli dans son laboratoire. Pendant un an, il nous a prodigué ses conseils et ses enseignements. Il nous a inspiré le sujet de cette thèse. Nous tenons à le remercier ici de sa grande bienveillance à notre égard, et à l'assurer de notre profonde reconnaissance.

A Notre Président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

Professeur de Médecine légale à l'Université de Lyon.

Après nous avoir, pendant un an, accueilli avec la plus grande bienveillance, nous faisant travailler à ses côtés, il nous fait le grand honneur d'accepter de présider notre thèse. Nous lui en exprimons notre grande reconnaissance et le prions de croire à notre profond respect.

A nos Juges

MONSIEUR LE PROFESSEUR THOMAS

Professeur de Langue et Littérature anglaises à la Faculté de Lyon.

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. LÉPINE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ FROMENT

A NOS MAITRES

de l'Ecole préparatoire
de Médecine et de Pharmacie de Limoges,
de la Faculté de Lyon,
et
de l'Ecole du Service de Santé Militaire.

A TOUS MES AMIS

et parmi eux

Le Docteur Jean THÉVENÉY

Médecin Aide-Major.

ET MES CAMARADES DE PROMOTION

**Les D^{rs} ARÈNE, BERTRAND, RETROUVEY,
ROMAIN, SORREL et AUBLANT**

Dont la bonne amitié m'a été d'un précieux secours.

AVANT-PROPOS

Au moment où, quittant l'Ecole, nous allons entrer à notre tour dans la carrière médicale, nous croirions manquer à un devoir si nous n'adressions pas nos remerciements et l'expression de notre reconnaissance à tous ceux qui, depuis le commencement de nos études, ont bien voulu nous témoigner quelque intérêt.

Nous emporterons de l'Institut médico-légal de la Faculté de Médecine de Lyon un souvenir impérissable. Nous y avons trouvé, en la personne des professeurs Lacassagne et Etienne Martin, des maîtres toujours accueillants. Leurs leçons au Musée, à la Morgue ou à la prison Saint-Paul nous ont fait entrevoir tout l'intérêt de la science médico-légale.

Tout au début de nos études médicales, nous avons trouvé auprès des professeurs de l'Ecole de Médecine de Limoges un enseignement toujours précis et pratique. Le regretté D^r Chénieux, puis le D^r Périgord nous ont tour à tour fait acquérir nos premières notions de clinique. Nous les en remercions et les prions de croire que nulle base ne pouvait être plus solide pour nos futures connaissances. Notre reconnaissance va aussi au D^r Vouzelle. Récemment encore, il

nous a donné une preuve de son dévouement. Rien au monde ne pourrait nous faire oublier ce que nous lui devons.

Notre reconnaissance est toute entière acquise à M. le médecin principal Emery, qui nous prépara au concours de l'Ecole et qui, depuis, nous a toujours ménagé l'accueil le plus bienveillant.

Pendant notre année de service militaire, MM. les médecins-majors Grenier de Cardenal et Floquet ont été pour nous pleins de sollicitude. Grâce à eux nous avons emporté du régiment le meilleur souvenir. Au cours de longues conversations, de promenades, ils nous ont fait l'honneur de nous traiter en camarade plus jeune.

Leurs soins dévoués ont en outre contribué à nous constituer envers eux une dette de reconnaissance que nous n'oublierons pas.

A notre arrivée à l'Ecole, M. le médecin-major Gay-Bonnet a bien voulu, par ses conseils, nous rendre plus aisés les débuts toujours difficiles dans un milieu nouveau. Notre gratitude lui est tout entière acquise.

Enfin, M. le médecin-major Marotte a droit à une part toute spéciale de nos remerciements. Deux ans durant, nous avons eu recours, sans jamais la lasser, à son obligeance. A maintes reprises il nous a prodigué ses soins, et, dans sa sollicitude quasi paternelle, nous avons trouvé bien souvent le réconfort.

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

WILLIAM COWPER

(1731-1800)

INTRODUCTION

Vers la fin du XVIII^e siècle, la poésie anglaise, qui jusqu'à cette époque avait brillé d'un vif éclat, vit un à un s'éteindre ceux qui avaient été sa gloire. Gray et Goldsmith étaient morts, et Johnson, le grand Johnson lui-même allait bientôt de juge devenir accusé. Il ne restait plus que des disciples qui, cédant au goût de l'époque, versaient dans la préciosité. Plus de poètes désormais, rien que des « écrivains en vers ». Sous l'influence de Pope on bannit de la poésie tout ce qui était émotion ou sentiment. La facture seule comptait : « L'attention, a dit Taine, ne se portait plus que sur les raffinements ; une broderie plus ouvragée, un velours plus éclatant, une plume plus gracieusement posée, c'est à cela que se réduisaient les audaces et les tentatives ; la moindre incorrection, la disparate la plus légère, eût choqué les yeux : on perfectionnait l'infiniment petit¹. »

C'est alors qu'apparut, en 1782, un volume de vers,

¹ Taine, *Histoire de la littérature anglaise*.

d'un auteur jusqu'ici presque inconnu, et qui osait rompre en visière avec les procédés admis. William Cowper, c'était son nom, osait être lui. Si ses vers, tout au moins dans ce premier recueil, sont moins souples, moins purs que ceux de ses devanciers; si parfois à les lire on éprouve un sentiment qui ressemble à de la lassitude, il n'en est pas moins vrai que l'on distingue derrière eux un homme qui ne pense pas comme tout le monde, un homme que, d'après les sujets, toujours austères, qu'il traite, nous pouvons supposer avoir souffert. Ce n'était pas en effet la gaieté qui constituait la note dominante de ce volume et comment aurait-il pu en être autrement. Agé alors de près de cinquante ans, celui qui venait de se révéler poète avait mené une vie particulièrement malheureuse. Deux fois déjà la folie s'était abattue sur lui, et de ces atteintes il lui était resté une tournure d'esprit particulièrement grave et mélancolique dont l'influence se retrouve dans tous ses écrits.

C'est un article de M. de Wyzewa¹ qui nous révéla l'an passé ce poète. Après l'avoir lu, il nous vint l'envie de le connaître plus complètement. Encore plus que les quelques notes biographiques que nous connaissions alors, son œuvre nous attachait, et, avec l'approbation de notre maître, M. le professeur Lacasagne, nous entreprîmes une étude de cet infortuné poète.

Nous avions compté sans les difficultés de tout ordre

¹ A propos d'un recueil de lettres de W. Cowper, M. T. de Wyzewa (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1912).

auxquelles il nous faudrait nous heurter : difficulté de traduction tout d'abord, car ni ses lettres, ni ses poèmes n'ont été traduits, et il nous a fallu toujours nous reporter au texte; difficulté de documentation ensuite. Il nous a été impossible de nous procurer, à Saint-Albans même, des documents inédits sur la folie de Cowper; et nous ne pourrions avoir recours qu'à ce que les différents biographes ont répété depuis un siècle.

Quoi qu'il en soit, et malgré la faiblesse de notre documentation, il nous a paru intéressant d'ajouter notre modeste contribution à la série déjà longue des études du même genre qui sont depuis quelques années sorties du Laboratoire de Médecine légale de la Faculté de Lyon et nous avons essayé, en nous plaçant plus particulièrement au point de vue médical, de voir exactement ce que fut la vie de Cowper.

Etude médicale, avons-nous dit, et l'on pourrait croire, d'après ces mots, que, de parti pris, nous voyons dans tout homme de génie un malade; non certes, car « le génie n'est pas une dégénérescence ni une monstruosité. C'est un développement plus parfait de quelque chose qui pour grandir a besoin d'être normal¹ ». Mais l'étude de la vie de Cowper peut nous faire voir pourquoi ce génie, qui préexistait à ses états morbides, a subi de leur fait même telle ou telle application. Les états pathologiques, cela est certain, influencent les états psychiques et qui donc, plus que le médecin, est placé pour déterminer quelle part exacte revient à tel

¹ D^{rs} Brémond et Voivenel, *le Génie littéraire* (Alcan, 1912).

facteur, pour comparer l'auteur et l'œuvre ? bien plus même, pourquoi c'est à tel moment de sa vie et non point à tel autre que, comme conséquence logique, une œuvre est née que rien ne pouvait faire pressentir, et qui n'a ensuite plus d'équivalent ? « C'est bien au médecin qu'il appartient d'étudier la psychologie de ces grands personnages, a dit Loygue, d'en comprendre les maladies, d'en interpréter les actes quelquefois incohérents ou bizarres, souvent caractéristiques des formes morbides déterminées, de faire la part de ce qui est sain, et de ce qui est morbide, sans s'égarer dans des explications mystiques ou tendancieuses¹. »

Nous étudierons donc, d'aussi près que possible, ce qui, dans l'œuvre de Cowper, revient à sa nature même, ce qui revient à ses tares pathologiques, et sa vie nous paraîtra plus claire, dès que nous y rechercherons les formes morbides qui vinrent en changer le caractère. Nous ferons de lui une sorte d'examen clinique à distance. Beaucoup de détails nous manqueront malheureusement, et notre travail en paraîtra incomplet. Mais cependant, sa biographie même, que nous ferons à dessein fort longue et détaillée, jointe à des extraits de ses œuvres aux moments décisifs de sa vie, suffira, croyons-nous, à nous éclairer complètement sur son « cas pathologique ». Bien qu'incomplète, son observation nous paraît probante, et constituant comme le type de ces observations.

Il ne faut, en effet, pas voir en Cowper un cas

¹ Dr Loygue, *Etude médico-psychologique sur Dostoïewsky* (thèse Lyon, 1904, p. 2).

unique d'une affection fort rare. Fréquents, au contraire, sont ces « demi-fous » — qu'on nous passe l'expression — dont la folie, qui ne se manifeste que de temps en temps et sur un seul point est, le reste du temps, insoupçonnable. Poussant plus loin l'analogie, ils sont aussi poètes et poètes délicats. Car, ainsi que nous le verrons par la suite, ce qui a fait le malheur de Cowper c'est sa sensibilité : exquise, malade, exacerbée, elle ne lui donna sur le monde extérieur aucune des données qui arrivent à un homme sain. Avec ces renseignements faux, il réagit fausement. M. le professeur Etienne Martin nous citait récemment, deux cas presque exactement semblables à celui de Cowper et, dans les deux cas, il s'agissait de déments qui, dans leurs périodes lucides, étaient des poètes délicieux dont rien n'aurait pu faire soupçonner l'irréparable atteinte qui les avait frappés.

Sensibilité délicate, descriptions, comme avant lui on n'en avait point trouvées en Angleterre, enjouement, « humour », esprit, tels sont d'une part les caractères de l'œuvre du poète, en même temps que nous y trouvons les obsessions mystiques jointes au désespoir et au doute le plus affreux. L'étude qui va suivre nous apprendra à quoi attribuer ces contradictions apparentes.

Il nous a semblé que suivre le poète pas à pas, en notant pour ainsi dire chaque incident de sa vie (car quand il s'agit d'une pareille sensibilité rien ne saurait être indifférent), était le meilleur moyen de pénétrer dans son être intime et de deviner quelle affection le torturait. Si la partie biographique de notre thèse

paraît ainsi disproportionnée, nous espérons qu'on nous le pardonnera en raison du résultat cherché.

Ensuite et parallèlement, nous étudierons l'œuvre en y cherchant non point ses qualités ou ses défauts littéraires, mais ce qui peut éclairer la physionomie de l'auteur.

Et enfin, muni de tous ces renseignements, nous essaierons de déterminer quelle était la maladie qui le terrassa.

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE — ANTÉCÉDENTS — MALADIES

I. — DE BERKHAMSTEAD A SAINT-ALBANS

Le 24 novembre 1731, naquit au presbytère de Berkhamstead, dans le comté de Hertford, William Cowper. Par son père, le Rév. Cowper, recteur de Berkhamstead et chapelain de Georges V, il appartenait à une très honorable famille de marchands, qui avait même possédé, en la personne du comte Cowper, grand-oncle de William, un chancelier. Sa mère, Anna Donne, était de naissance encore plus illustre puisque, par quatre lignes différentes, elle remontait au roi Henri III. Un de ses ancêtres, John Donne, avait, au début du xvii^e siècle, ouvert la série de ceux que Dryden appelait plaisamment les « poètes métaphysiciens ».

Six ans plus tard, Anne Donne mourut en couches, laissant deux fils, ses autres enfants étant morts en bas âge. Le jeune Cowper éprouva alors une très vive douleur. Sa nature, particulièrement sensible, garda toujours le souvenir de cette mère qui avait choyé ses jeunes années et, en 1790, recevant d'une de ses cousines un

portrait d'elle, il composa des vers qui, à plus de cinquante ans de distance, respirent encore la plus grande affection.

Ma mère, quand j'appris que tu étais morte — dis-moi, as-tu su quels pleurs je répandis — et malheureux déjà en commençant à peine le voyage de la vie. — Peut-être me donnas-tu, quoique invisible, un baiser ; — une larme peut-être, si les âmes des bienheureux peuvent pleurer. — J'entendis le glas de la cloche au jour de tes funérailles : — je vis le corbillard t'emporter lentement au loin, — et quittant la fenêtre de ma chambre d'enfant, je poussai un long, bien long soupir, et pleurai un dernier adieu... ¹

Sa mère morte, Cowper quitta la maison familiale pour s'en aller en pension chez un certain docteur Pitman. Sa constitution frêle, son caractère enclin à la mélancolie, le firent bientôt le souffre-douleur de ses camarades. Un surtout, tyranneau d'école, lui inspirait une terreur insurmontable.

« Les traitements sauvages qu'il me faisait endurer mirent dans mon esprit un tel effroi de sa physionomie que je me rappelle la peur que j'avais de lever les yeux sur lui plus haut que ses genoux, si bien que je

¹ My mother! when I learnt that thou wast dead,
Say, wast thou conscious of the tears I shed?
Hovered thy spirit o'er thy sorrowing son,
Wretch even then, life's journey just begun?
Perhaps thou gavest me, though unfelt, a kiss :
Perhaps a tear, if souls can weep in bliss —
Ah, that maternal smile! It answers — Yes.
I heard the bell tolled on thy burial day,
I saw the hearse that bore thee slow away,
And, turning from my nursery window, drew
A long, long sigh, and wept a last adieu!

le connaissais mieux par les boucles de souliers que par toute autre partie de ses vêtements¹. »

Après deux ans de ce martyre, Cowper quitta l'école. Des taches avaient paru sur ses yeux, et on dut le faire soigner. Il passa deux années, sans en tirer grande amélioration, chez un oculiste.

Il entra alors à l'école de Westminster où il devait rester jusqu'à dix-huit ans. Lié d'amitié avec des condisciples distingués, il étudia sept ans durant les classiques latins et grecs sans, dit-il, s'y distinguer beaucoup. Il excellait surtout au cricket et au ballon.

Aimable et doux, d'un commerce agréable, il avait une tendance à laisser sa pensée prendre un tour grave. C'est à cette époque que parut la première de ce que l'on pourrait appeler des « crises de mysticisme ». Il se pliait en secret à des prières et à des exercices de piété. L'idée de la mort s'imposa peu à peu à son esprit et un incident, qui se place à ce moment, semble avoir laissé en lui une empreinte profonde : « Se promenant un soir dans le cimetière de Sainte-Marguerite, il aperçut au milieu des tombes une lueur. Il s'en approcha et vit un fossoyeur au travail. A ce moment, un crâne humain frappé par la pioche jaillit et vint le frapper à la jambe. Troublé, il s'en fut, ayant reçu, dit-il, l'un des meilleurs enseignements qui lui aient été donnés à Westminster.

¹ His savage treatment of me, impressed such a dread of his figure on my mind, that I will remember being afraid to lift my eyes upon him higher than his knees and that I knew him better by his shoe buckles than by any other part of his dress.

Et pourtant, malgré cette tournure grave, il aimait s'entourer de gais compagnons et avec Lloyd, Churchill et Colman, dont l'amitié lui resta fidèle longtemps après sa sortie de Westminster, il passa de joyeuses heures.

Cette vie agréable il la continua au sortir du collège. Il entra comme clerc dans l'étude d'un certain M. Chapman, avoué, mais il ne semble point que l'étude du droit ait tenu alors grande place dans ses occupations. En compagnie de son ami, le futur lord chancelier Thurlow, il passait ses journées dans Southampton Row, riant et faisant mille plaisanteries.

A ce moment se place l'aventure sentimentale qui a le plus laissé de traces dans sa vie, la seule pourrait-on dire. Amoureux de sa cousine Théodora, il demanda sa main à son oncle Ashley Cowper. Les deux jeunes gens étant pauvres, le père refusa son consentement. Ils ne se revirent jamais et Cowper ne dut point être inconsolable puisque, quelque temps après, il parlait en termes enflammés d'une jeune fille qu'il avait rencontrée à Greenwich et dont le départ pour les Indes le désolait.

Ses « études de droit » ayant duré trois ans et étant terminées, Cowper quitte l'étude Chapman et va s'installer au Temple — le quartier des légistes — il devait y rester dix ans, jusqu'à ce qu'il soit terrassé par la maladie.

Il est assez difficile de préciser ce que fut sa vie pendant ces dix années; ses biographes et lui-même ont embrouillé les choses à plaisir, racontant cette période en termes contradictoires. Dans ses confes-

sions, il se représente comme ayant vécu une vie fort désordonnée. « Triste mélange de crime et de misère. » Il est probable que ce ne sont ici que les regrets d'un chrétien ayant conscience d'avoir mal employé ses années de jeunesse.

Quoi qu'il en soit, c'est presque aussitôt installé au Temple, en 1752, que s'abattit sur lui cette mélancolie qui devait le poursuivre toute sa vie. En proie à la lassitude et à l'abattement, « se couchant dans l'horreur, se levant dans le désespoir », il essaya, pour se distraire, de moyens divers. Tour à tour, il composa des prières, puis voyagea, s'en fut à Southampton où il reçut ce que Sainte-Beuve appelle un « coup de soleil de la grâce ». Rentré au Temple, il rechercha l'oubli de ses tristesses dans les plaisirs et reprit la vie d'un étudiant aisé dans un milieu d'amis.

Avec d'anciens camarades de Westminster : Colman, Thurlow, Churchill, Lloyd, etc., il avait fondé le « Club de la Bêtise¹ ». Là, Cowper s'exerça à la prose, puis il composa quelques chansons politique à un sou, traduisit, pour son frère, quelques chants de la *Henriade*, et c'est tout ce qui constitue son bagage littéraire à cette époque.

Cowper avait alors atteint sa trente-deuxième année. A cette vie facile et oisive, son petit patrimoine lui avait fondu entre les mains. Il lui fallut chercher quelque une de ces situations lucratives et n'exigeant point de connaissances spéciales que ses relations pouvaient aisément lui procurer.

¹ « Monsense Club ».

Un de ses parents, le major Cowper, lui offrit la place de « secrétaire aux journaux de la Chambre des Lords ». Il l'accepta et c'est alors que commença cette crise poignante qui devait finir par la perte de sa raison. Quelques membres de la Haute Assemblée, ayant désiré que le candidat vint à la barre soutenir un examen, le malheureux Cowper se crut en butte à la persécution. Pendant une longue période il fut en proie à des hallucinations. Le but unique de tout le monde est celui-ci : l'empêcher d'obtenir cette place. Rien ne se fait, rien ne se dit qui ne soit dirigé contre lui.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de son état, que de rapporter ce que plus tard il écrivait à l'intention de Mrs. Unwin :

« Il y eut d'abord une vive résistance au droit de nomination que possédait mon ami (le major Cowper). Un parti puissant s'était formé parmi les Lords pour y faire opposition. On m'assura que tout serait mis en œuvre pour nous déconcerter et qu'on ne laisserait échapper aucune occasion. Je fus invité à soutenir à la barre de la Chambre un examen de capacité pour le poste que j'avais pris¹...

« ... Mes craintes et mes anxiétés revinrent alors dans toute leur horreur... Je vis, et jusqu'à l'évidence, qu'à ces conditions la place de secrétaire des journaux n'était pas faite pour moi. C'était, en réalité, m'en exclure que d'exiger ma présence à la barre de la Chambre pour y justifier publiquement de ma pré-

¹ Léon Boucher, *W. Cowper, sa correspondance, ses poésies* (thèse, lettres, Paris, 1874).

tention. Cet état de souffrance continuel finit par me causer une fièvre nerveuse... un doigt levé contre moi, c'était plus que je n'en pouvais supporter... Quand un homme arrive à l'endroit où on va l'exécuter, il éprouve sans doute quelque chose d'assez semblable à ce que je ressentais toutes les fois que je mettais les pieds au bureau, c'est-à-dire tous les jours et pendant six mois de suite. »

Epuisé, malade, il s'en fut pour se refaire, au bord de la mer, à Margate ; il y retrouva le calme, calme passager que son retour à Londres devait chasser. Il souhaita devenir fou, puis pensa l'être et enfin tout naturellement envisagea comme unique moyen de se sortir d'affaire, la mort. Dès lors, l'idée du suicide le hante, s'empare petit à petit de son esprit. Une semaine avant le fameux examen, il entre chez un apothicaire pour acheter une demi-once de laudanum qu'il garde précieusement dans une poche. Les hallucinations, le délire de persecution acquièrent une acuité inouïe. Une lettre qu'il lit dans un journal ne lui paraît destinée qu'à encourager et à hâter ses projets de suicide. Il décide de passer en France, fait son porte-manteau et change d'avis. Il renonce à l'empoisonnement et décide de se noyer, puis enfin il tente de se pendre et raconte en détail sa tentative.

« Toute hésitation était maintenant loin de ma pensée et je me mis avec ardeur à l'exécution de mon projet. Ma jarretière était faite d'une large bande de ruban écarlate avec une boucle coulante et les deux extrémités étaient cousues ensemble. Au moyen de la

boucle, je fis un nœud et le mis autour de mon cou, serrant si fortement que l'haleine pouvait à peine passer et le sang circuler, tandis que l'ardillon de la boucle maintenait fermé le nœud. A chaque coin de mon lit se trouvait une guirlande en bois sculpté, assujettie par un grand clou qui passait au travers : j'y glissai l'autre bout de la jarretière qui faisait bride, et restai suspendu quelques secondes, après avoir retiré mes pieds sous moi, de façon à ne pas toucher le parquet ; mais le clou céda, la sculpture se détacha et la jarretière en même temps. Je la mis alors au cadre du ciel de lit, l'enroulant et la nouant fortement autour. Le cadre cassa net et me laissa tomber.

« Un troisième effort fut plus près de réussir. J'ouvris la porte qui atteignait à un pied du plafond et dont je pouvais toucher le haut en montant sur une chaise. La jarretière offrant assez de largeur à une extrémité pour qu'un grand angle du pied de la porte y pénétrât, fut facilement fixée de manière à ne plus glisser. Je poussai du pied la chaise et me trouvai pendu de toute ma longueur. Pendant que j'étais dans cette position, j'entendis distinctement une voix dire par trois fois : « C'est fini ». Quoique je sois sûr du fait, et malgré la certitude que j'en avais à ce moment, cela ne m'alarma nullement ni ne changea ma résolution : je restai suspendu si longtemps que je perdis tout sentiment, toute conscience de l'existence. »

La jarretière était peu solide, elle cassa, et le malheureux pendu revint à lui, la face contre le plancher, tout contus de la chute qu'il venait de faire, et aux

trois quarts suffoqué, ayant autour du cou un large et profond sillon et à un œil une vaste ecchymose.

Désormais, le poste de secrétaire aux journaux lui était impossible, et quand le major Cowper, prévenu, arriva, ce fut pour emporter sa lettre de démission.

Il était permis de croire qu'une vie effacée ramènerait à la santé cette raison que la crainte d'une épreuve publique avait détraquée. Il n'en fut rien. Sa folie, car depuis son suicide la folie était installée, prit un tour mystique. Il se croit tour à tour visé directement par chacun des chapitres de la Bible : il est le plus grand pécheur de la terre et le plus maudit. Les hommes l'ont pris en horreur. Dans la rue tout le monde le regarde pour se moquer de lui. Un chanteur de rue chante-t-il ? Sa chanson est dirigée contre lui. Il mange dans le coin le plus reculé des restaurants, ne dort plus. « Je ne pouvais supporter les yeux de l'homme, et quand je songeais que les yeux de Dieu étaient sur moi, ce dont je ne doutais pas, j'en éprouvais la plus intolérable angoisse. » La vision de l'enfer l'assaille à chaque instant. Les affaires de ce monde ne l'intéressent plus : « Qu'ai-je à faire de tout cela, dit-il, moi qui suis damné. »

Et de plus en plus, sa folie devient mystique. Il se rappelle avoir repoussé jadis, à Southampton, l'appel de Dieu. Il se fait expliquer la vérité évangélique par le Révérend Martin Madan, mais rien n'y fait.

Le corps, sain jusque là, est pris à son tour : « Satan m'importunait sans relâche de visions horribles et de

voix plus horribles encore. Mes oreilles étaient remplies du bruit des tourments qui m'attendaient. Un engourdissement envahit les extrémités de mon corps... mes mains et mes pieds devinrent froids et roides ; une sueur froide mouilla mon front ; mon cœur à chaque pulsation semblait donner son dernier battement. »

Et enfin, au milieu d'une crise épouvantable, c'est la folie qui s'abat sur ce malheureux. « Je traversais l'appartement l'âme en proie à la plus horrible détresse, m'attendant à tout instant à voir la terre s'entr'ouvrir et m'engloutir... lorsqu'une étrange obscurité s'abattit sur moi. S'il était possible qu'un corps pesant tombât sur la cervelle sans toucher le crâne, telle serait la sensation que j'éprouvai. J'appliquai vivement ma main à mon front et la douleur que je ressentis me fit pousser un cri. A chaque coup, mes pensées et mes expressions devenaient plus extravagantes et plus confuses ; la seule chose qui demeurât claire, c'était le sentiment du péché et l'attente du châtiment, et ces deux idées prirent si complètement possession de moi, que rien, durant le cours de ma maladie, ne put ni les interrompre ni les affaiblir. »

Désormais Cowper était fou, l'internement s'imposait. On le confia aux soins du Dr Cotton à Saint-Albans.

II. — DE SAINT-ALBANS A OLNEY

Dans l'intervalle compris entre sa tentative de suicide et son transfert à Saint-Albans, Cowper avait composé des vers qui donnent bien le caractère de sa folie.

Vers écrits sous l'influence du délire¹.

Haine et vengeance, — ma partie éternelle, — peut à peine endurer un délai d'exécution, — attend avec impatience l'occasion de sauver mon âme en un moment.

Damné plus que Judas, abhorré plus qu'il ne le fut — lui qui pour quelques deniers vendit son Maître saint — j'ai trahi Jésus deux fois, le dernier délinquant est jugé le plus profane.

L'homme me désavoue, Dieu me renie, — l'enfer peut fournir un abri à ma misère, — aussi, l'Enfer tient toutes ses bouches toujours affamées — braquées contre moi.

¹ *Lines written under the influence of delirium.*

HATRED and vengeance, — my eternal portion
Scarce can endure delay of execution, —
Wait with impatient readiness to seize my
Soul in a moment.

Damned below Judas; more abhorred than he was,
Who for a few pence sold his holy Master!
Twice-betrayed Jesus me, the last delinquent,
Deems the profanest.

Man disavows, and Deity disowns me,
Hell might afford my miseries a shelter;
Therefore, Hell keeps her ever-hungry mouths all
Bolted against me.

Dure destinée ! Entouré de mille dangers ; — fatigué, faible, tremblant de mille terreurs, — je suis appelé — si vaincu ! — à recevoir une sentence, — pire que celle d'Abraham.

Lui, la vengeresse baguette de la justice en courroux, — le lança, vite et hurlant, tête première au centre ; — moi, après jugement, dans une tombe éternelle. Je suis — enterré sous le sol¹.

Cet état d'esprit dura cinq mois ; peu à peu il s'habitua à cette idée, son sort lui devint indifférent, et devant la suspension momentanée que subissait sa sentence, il se dit que le mieux serait de bien profiter du temps qu'il lui restait à vivre : « Mange et bois, car demain tu seras en enfer » devint sa maxime. De même il prit goût peu à peu à la conversation du Dr Cotton, rivalisant avec lui d'imagination, riant à ses saillies, le faisant lui-même rire, bien que conservant au fond du cœur une sensation de damnation irrévocable.

Ces apparences trompèrent le médecin même, et il crut que la guérison était proche. C'était, comme le dit Cowper, « comme la surface verte d'un marais, plaisante à l'œil, mais ne recouvrant rien que pourriture et ordure ».

Hard lot ! encompassed with a thousand dangers ;
Weary, faint, trembling with a thousand terrors,
I'm called, if vansquished ! to receive a sentence
Worse than Abiram's.

- ¹ Him the vindictive rod of angry Justice
Sent quick and howling to the centre headlong ;
I, fed with judgment, in a fleshly tomb, am
Buried above ground.

Il regretta à ce moment de ne pas avoir profité de toutes les occasions qu'il avait eues de donner libre cours à ses mauvais instincts, enviant ceux qui avaient pu le faire.

Trois mois plus tard, son frère John, alors à Cambridge, vint le voir, et cette visite produisit sur le pauvre malade la plus grande impression. Une lueur d'espoir se leva en lui. Se promenant, quelques jours plus tard, dans le jardin, il y trouva une Bible, l'ouvrit au chapitre de la résurrection de Lazare et pleura après l'avoir lu, y voyant l'image de son propre sort.

Sa raison était en partie revenue depuis le huitième mois de son internement, mais il restait cependant sous une impression de terreur et d'effroi qui devait cesser brusquement un jour qu'il lisait un verset de la troisième épître de saint Paul aux Romains. Il s'ensuivit une crise si violente, qu'on craignit une rechute, mais il n'en fut rien et bientôt la convalescence s'affirma et il put quitter l'asile (juin 1765).

Longtemps après, songeant à la sombre période qu'il avait vécue à Saint-Albans, il écrivait les vers suivants : « L'homme est une harpe aux cordes invisibles ; — bien disposées, elles rendent chacune leur harmonie ; — que les chevilles se déplacent, et quand il lui plaît, — rien n'est plus facile à Dieu que de le faire dans un moment, — ces cordes aussitôt, par milliers se détendent, — perdant jusqu'à ce qu'il les remonte, toute leur puissance et leur emploi ».

Guéri, Cowper résolut de rompre définitivement avec le « théâtre de ses abominations », Londres, et

sa vie passée. Il renonça à sa charge de commissaire des banqueroutes et n'eut plus dès lors pour vivre qu'une petite pension qui lui était faite par ses parents et ses amis. Avec un seul domestique, il s'établit à Huntingdon, où il vécut pendant quelques mois, évitant soigneusement toute relation « ne voulant de commerce, disait-il, qu'avec son Dieu et Jésus-Christ ».

Peu à peu sa gaieté et son enjouement reparaissent. Dans une lettre à Hill, il raconte les déboires que lui procure l'état, nouveau pour lui, de maître de maison, et fait l'éloge des habitants et des distractions de sa nouvelle résidence.

Au moment où cette vie solitaire aurait pu le conduire à la mélancolie, le hasard plaça sur son chemin une famille, dont il devint peu à peu comme le fils adoptif, et dont jusqu'à sa mort il devait partager la vie. La famille Unwin se composait du Rév. Unwin, ministre du lieu, de Mrs. Unwin, âgée alors d'une quarantaine d'années, du fils, élève de l'Université de Cambridge, et d'une jeune fille de dix-huit ans.

Ces relations, simplement cordiales au début, deviennent de plus en plus étroites, pour la plus grande joie du poète. « Maintenant que je les connais, écrit-il à Hill, je me demande comment j'ai pu aimer si fort Huntingdon quand je ne les connaissais pas ; je suis même disposé à croire que tout endroit me serait désagréable s'il ne s'y trouvait un Unwin¹. »

En novembre 1765, il fut admis dans la famille à titre de pensionnaire, mais il y est bien plutôt consi-

¹ Southey, *Life and Works of W. Cowper*, t. III, p. 260.

déré comme un parent. Les journées se passent de la façon la plus calme. Les promenades et les longues causeries alternent avec les exercices de piété. Dans cette atmosphère de calme, le malheureux Cowper, choyé par tous, soigné par Mrs. Unwin comme par une mère, goûta cette tranquillité qu'il avait désirée. Aussi lorsqu'en 1767, le pasteur étant mort à la suite d'un accident de cheval, sa veuve fut s'établir à Olney, Cowper la suivit et s'en fut avec elle se mettre sous la direction spirituelle du pasteur John Newton.

III. — COWPER A OLNEY

Nous arrivons alors à l'époque la plus heureuse et la plus féconde de la vie du poète. Pendant les dix-neuf années qu'il y passa, il goûta les douceurs de l'amitié et celles de la gloire, et cependant, il subit alors un retour prolongé de sa maladie.

A peine installé à Olney, il prit pour guide le pasteur John Newton. Ancien officier de marine déserteur, celui-ci avait passé une partie de sa vie à bord d'un vaisseau négrier, où ses vices et sa cruauté l'avaient vite rendu célèbre ; puis, un jour, la grâce l'avait touché et il était devenu l'une des lumières du « Méthodisme », convertissant par ses écrits et ses sermons des foules de pécheurs.

Une amitié étroite s'établit bien vite entre le ministre et le poète et bientôt ce dernier collaborait à l'exercice du culte. Il devint une sorte de vicaire, visitant les malades et même il prit une part active aux « réunions de prières ». Celui qui avait préféré la mort à l'examen public, dut venir prier à haute voix devant un cercle d'auditeurs ! Ces séances lui occasionnaient, plusieurs heures à l'avance, une sorte de tremblement nerveux. En outre, sa correspondance subit le contre-coup de ce nouveau genre de vie. Les lettres à sa cousine, auxquelles il prenait tant de plaisir, cessent ; celles à Hill ne parlent plus que de

questions d'argent. Il se désintéresse de tout, et refuse même de venir voir son ami Hill gravement malade.

La mort de son frère vient encore assombrir le cours de ses pensées. Le fils Unwin ayant reçu une cure dans le comté d'Essex, il ne restait donc plus auprès de Cowper que Mrs. Unwin et le Révérend Newton. C'était peut-être insuffisant. Pour se distraire, il commença, à l'instigation du pasteur, la composition d'hymnes religieuses. On y retrouve la tristesse qui faisait le fond de son caractère. Le poète se sent encore maudit pour ses péchés et c'est le cri d'une âme torturée que cette petite pièce :

« Mes espérances d'autrefois se sont envolées, — et me voici maintenant plein de terreur. — Je sens, hélas ! que je suis mort — dans mes fautes et dans mes péchés.

« Ah ! où fuirai-je ? — J'entends le tonnerre rugir : — La loi proclame que la Destruction est proche — et la Vengeance à ma porte. »

Il composa soixante-sept hymnes et était en train d'en composer une autre quand de nouveau la folie le terrassa (1773). Le pasteur et Mrs. Unwin ne virent dans cette rechute qu'une épreuve imposée par la Providence et où le médecin était impuissant ; aussi abandonna-t-on pendant plusieurs mois à la seule nature le soin de sa guérison. Aucune amélioration ne se faisant sentir, on eut, une fois encore, recours au D^r Cotton. Drogues et saignées furent mises en œuvre, mais il était trop tard et, pour plusieurs années, ces ténèbres auxquelles il fait si souvent allusion étaient sur lui. De nouveau il tenta d'en finir avec la vie,

puis un délire à caractère plus extraordinaire et mystique encore que la première fois le reprit. Il avait des hallucinations qu'il prenait pour l'expression de la volonté divine et auxquelles il se soumettait absolument. En punition de ne point avoir répondu à l'appel de Dieu, il se croyait, seul de toute la création, exclu du salut et cette exclusion rendant vaine toute prière, toute tentative pour rentrer en grâce auprès de Dieu ; il abandonna toute pratique du culte. N'était-ce point désobéir à la volonté formelle de Dieu que d'implorer sa miséricorde ! Et s'étant persuadé un jour que le sacrifice de sa vie lui était demandé, il se prépara au suicide.

Tous les efforts étant vains, on abandonna à la nature le soin de guérir le malheureux. Peu à peu, il s'intéressa à des travaux manuels : le jardinage, la menuiserie, le firent tour à tour, et pendant de longues heures, oublier ses souffrances, puis, des amis lui ayant donné de jeunes lièvres, il entreprit de les élever. Tiny, Puss et Bess — c'étaient leurs noms — devinrent, grâce à lui, célèbres. En vers et en prose, il célébra, plus tard, leurs grâces et leurs mérites.

Enfin, deux ans après, ses facultés se réveillèrent et peu à peu il se remit à sa correspondance. Il reprit goût à la lecture et aux travaux de l'esprit. Désormais, le mal était une fois encore conjuré. Pour favoriser encore sa guérison et débarrasser de ses doutes son esprit inquiet, un autre événement heureux se produisit : Le Révérend Newton quitta Olney et s'en fut à Londres. Ce départ laissa tout d'abord en l'âme de Cowper un grand vide et il en ressentit une profonde

douleur. Seul désormais, ne voulant pas quitter sa retraite, il reprend plus assidûment que jamais sa correspondance. Le tour de chaque lettre est différent suivant qu'elle s'adresse à Joseph Hill, au Révérend Newton, à Unwin ou à Lady Hesketh.

Désormais sa correspondance c'est sa vie et on y trouve le reflet de la lutte terrible qu'il soutient contre l'idée fixe. Tour à tour abattu ou triomphant, il souffre et combat : c'est un spectacle poignant.

Pour chasser cette mélancolie qui l'étreint, il a déjà eu recours à des travaux manuels. Il va essayer de passe-temps plus raffinés. Il s'essaya à dessiner : « Bien des figures en sortirent, dit-il, qui avaient au moins le mérite de n'avoir leurs pareilles ni dans l'art, ni dans la nature. »

Ses lettres ne lui suffisant plus, il s'essaye à la poésie, il écrit quelques petites pièces, des morceaux au tour badin, des fables et, de ce délassement poétique, il retire une grande joie. C'est l'époque (1780) où, à travers toutes ses lettres, tous ses poèmes, perce le plus gracieux enjouement.

L'hiver de 1780-1781 marque le moment où résolument Cowper se fait poète. Mrs. Unwin lui avait donné un sujet de morale satirique : « la Marche de l'Erreur ». Ses amis craignent que de nouveau les rimes ne lui jouent quelque mauvais tour. Mais, leur dit-il, « ne vous effrayez pas, je monte Pégase avec une gourmette ; il ne m'emportera plus ». A la Marche de l'Erreur, succédèrent la Vérité, puis Propos de Table et la Remontrance et, à cinquante ans, Cowper entrait dans la carrière poétique. Enfin, au début de

1782, ses œuvres étaient livrées au public et les journaux annonçaient qu'un grand poète était arrivé.

Son premier volume contenait huit poèmes et quelques pièces détachées. Le fond et la forme en sont austères et monotones. On sent que le poète ne pense pas comme tout le monde, mais il n'a pas encore acquis l'éclat qu'il devait plus tard atteindre. « Le poète monte en chaire trop souvent¹ », mais si l'on passe ce travers, on s'aperçoit qu'il est aussi un satirique. Il voit les hommes par leurs côtés les plus sombres, mais malgré tout il les aime et si sa satire est parfois violente, elle n'est jamais méchante.

Un jour que Cowper était occupé à corriger ses épreuves, il vit, en face de sa maison, deux jeunes femmes. L'une était la femme du pasteur d'un village voisin ; l'autre, sa sœur, Lady Austen. L'impression produite fut si grande qu'il pria immédiatement Mrs. Unwin de les inviter à prendre le thé. C'était là le commencement d'un roman qui devait durer deux ans.

Lady Austen était la veuve d'un baronnet ; elle avait vécu en France. Aimable, elle connaissait le monde, et en faisait peu de cas. Elle était aussi fort jolie.

La compagnie des solitaires d'Olney lui plaisant, elle y revint chaque jour. La gaieté devint habituelle chez le poète. Ce ne furent plus que diners, parties de campagne. Une petite brouille survint qui dura peu.

Son second volume, qui parut à ce moment, eut

¹ Léon Boucher, *W. Cowper...*, p. 115.

moins de succès et, malgré les éloges de quelques personnes bien disposées, il se vendit mal. On le trouvait ennuyeux.

Sous la bienfaisante influence, il se trouvait heureux. Pour la première fois de sa vie, il ne se trouve plus à plaindre. Il dépeint son intérieur sous des couleurs riantes. Tout est matière à divertissement poétique. Tout est bien, tout est beau, même les inconvénients de la vie à la campagne.

Et toute cette joie, tout ce contentement de la vie, se traduit alors par une ballade comique que lui inspira Lady Austen. *L'Histoire divertissante de John Gilpin*, lancée par un acteur fameux, fit le tour de l'Angleterre. C'est encore à l'heure actuelle un des morceaux les plus connus de la littérature anglaise.

Pendant l'été de 1783, elle pressa Cowper de s'essayer à composer des vers blancs. Elle lui fournit aussi le sujet : le sofa sur lequel elle était assise. C'était là l'origine d'une nouvelle œuvre : la Tâche. Celle qui l'avait inspirée ne devait pas en voir la fin. La brouille, définitive cette fois, survint en effet entre les tendres amis et Lady Austen quitta Olney. Le motif de cette brouille est assez difficile à démêler. Cowper a prétendu que ces visites quotidiennes lui faisaient perdre trop de temps. Ce n'est là qu'une pauvre explication. Pour Hayley, la jalousie de Mrs. Unwin serait l'artisan de cette rupture. Elle aimait en effet Cowper autant qu'elle pouvait le faire, et ne devait pas voir sans inquiétude l'ascendant chaque jour plus grand que prenait sur lui Lady Austen. Entre l'amitié de vingt ans et la relation nouvelle, le poète n'hésita

pas, et cela sans qu'une souffrance quelconque se fît jour. Pourtant, écrivait-il un jour à sa cousine, « dans l'année où je composai la Tâche, je fus souvent aussi suprêmement malheureux qu'il est possible de l'être ».

Quoi qu'il en soit, il ne la revit jamais. Elle passa en France et s'y maria.

Elle partie, son inspiration bienfaisante lui survécut et le poète continua de travailler à « la Tâche ».

Le poème fini — et il contenait plus de cinq mille vers — Cowper annonça à ses amis sa prochaine publication. Grand fut leur étonnement, et Mr. Newton, un peu vexé d'avoir été tenu à l'écart, prédit l'insuccès. Le succès fut éclatant !

Pour combler le vide qu'avait laissé le départ de Lady Austen, deux nouvelles relations vinrent fréquenter le foyer du poète : c'étaient Mr. et Mrs. Throckmorton de Weston. Au même moment, la famille de Cowper, fière de sa célébrité, reprit avec lui la correspondance depuis quelque temps négligée. Sa cousine Lady Hesketh, avec qui il n'était plus en relations depuis longtemps, vint alors reprendre sa place dans son affection.

Avec elle revenait la foule des souvenirs de jeunesse qui allaient adoucir les souffrances de l'infortuné. Il vivait, en effet, avec toujours au fond de lui-même la pensée douloureuse qui par deux fois déjà l'avait mené à la folie. Il n'en parlait plus, mais elle était toujours là. Les influences extérieures l'irritaient où l'apaisaient. Il appréhendait les vents d'est, le mois de janvier, la pleine lune.

L'augmentation du nombre de ses amis semblait

le soulager, et on peut se demander si cette misanthropie qu'il avait soigneusement entretenue pendant vingt années n'était pas un peu factice.

Sa correspondance, à ce moment, nous le montre en effet plus doux et affectueux. Lady Hesketh, avec une délicatesse très grande, pourvoit en partie à ses besoins matériels. C'est — à part l'époque de Lady Austen — le moment le plus heureux de sa vie.

La Tâche terminée, il s'était remis au travail et une traduction d'Homère l'avait tenté. Le souci de son œuvre, la recherche qu'il faisait de souscripteurs pour l'époque de la publication, absorbaient son temps et ses pensées et il n'est guère question que d'Homère dans ses lettres.

Sa maladie, à son dire même, a en grande partie disparu. Ses angoisses deviennent de moins en moins fréquentes. Il trouve *qu'écrire et surtout écrire des vers est son meilleur remède*¹.

Une grande joie lui était bientôt accordée : Lady Hesketh vint s'installer à Olney. Elle constata avec stupeur quelles incommodités de tout genre resserraient depuis vingt ans la vie du « ménage ». Le climat humide et malsain d'Olney ne permettait les promenades que quatre mois par an. Elle fait de l'intérieur du poète un récit qui montre combien peu il était confortable. Sous son influence, Cowper s'aperçut pour la première fois que son séjour à Olney lui était malsain et l'installation à Weston dans une maison offerte par Mr. Throckmorton fut décidée.

¹ Southey. *Life and works of W. Cowper*, t. III, p. 260.

IV. — LES DERNIÈRES ANNÉES

Cowper s'établit à Weston vers la mi-novembre 1786. La Loge, sa nouvelle résidence, était située dans un magnifique parc et le poète en vanta bientôt les charmes.

La mort du fils Unwin lui porta, bien qu'il n'en laissât rien paraître, un coup profond. Pour se distraire, il se remit à la traduction d'Homère, mais sa santé, une fois de plus, chancelait : la fièvre le reprit, des insomnies, des accès de mélancolie faisaient prévoir une nouvelle crise. Pendant six mois, il ne supporta que Mrs. Unwin auprès de lui et même un jour arrivait-elle juste à temps pour couper la corde avec laquelle il venait de se pendre. L'accès passa, comme il était venu, soudainement. Il reprit sa vie ordinaire, sa correspondance, mais désormais c'en était fini de la gaieté.

Des amitiés nouvelles, nombreuses, venaient se ranger autour de lui ; sa réputation grandissait ; absorbé par la correspondance que lui valait sa célébrité, il n'en continuait pas moins à travailler à sa traduction d'Homère. Il eut bientôt, grâce à ses amis, une liste de cinq cents souscripteurs et en 1791 parut cette traduction à laquelle il avait consacré six années de labeur.

Cette traduction, terminée, laissa dans la vie de Cowper un grand vide.

A quelques nouveaux correspondants, Samuel Rose et John Johnson, il prodigue ses conseils sous une forme aimable en se donnant comme exemple à éviter. « Si j'avais autrefois sagement employé mon temps, je ne serais peut-être jamais devenu un poète, mais je pourrais avoir aujourd'hui un rôle plus important dans la société et une position où mes amis aimeraient mieux me voir.

« ... Le meilleur usage que je puisse faire maintenant de ma personne, c'est de la proposer *in terrorem* aux autres... » Toujours ce regret lancinant d'avoir mal employé son adolescence.

Craignant pour lui l'oisiveté, des amis lui proposaient des sujets de poésies ou de traductions. Il se mit à une traduction de Milton. Ce fut un travail au-dessus de ses forces, mais qui eut un résultat heureux : celui de le faire entrer en relations avec Hayley. C'était là le point de départ d'une amitié très vive et qui allait être fort utile au poète.

Les mauvais jours étaient en effet venus pour le « ménage » de Weston. Mrs. Unwin venait d'être frappée de paralysie et, à son tour, celui qu'elle avait veillé pendant près de vingt ans lui donnait ses soins : A la place de Mrs. Unwin il ne restait plus que « la pauvre Marie ». Cowper passa à Eartham, chez Hayley, six semaines. Quand il quitta les amis qui s'étaient réunis autour de lui et rentra à Weston, « il n'avait plus devant lui que l'ombre de la vallée de la mort ».

L'année 1792 marque le commencement de la période pendant laquelle le malheureux poète, perdant terre de plus en plus, allait subir l'emprise de

l'idée fixe. Son âme pieuse, se débattant contre l'idée de la damnation, allait retrouver plus forts que jamais les doutes et les épreuves passées. Esprit éclairé, il raisonne juste sur tout ce qui n'est pas son mal et tant est grande sa détresse, il se met entre les mains d'une sorte de charlatan, Mr. Teedon. Peu à peu, des froissements s'étaient produits entre lui et son ancien directeur, le Rév. Newton, et le silence s'était fait entre eux. Il se persuada alors que le maître d'école de Olney, Mr. Teedon, était favorisé par la Providence, et il se mit sous sa direction. Il le consulte sur ses rêves, sur ses hallucinations.

Les insomnies sont, en effet, devenues de plus en plus fréquentes, et pour les combattre le poète fait fréquent usage de laudanum. Quand, par hasard, il s'endort, c'est pour être presque aussitôt réveillé par des mots, des phrases sans suite et sans signification qui lui font l'effet de « coups de poignard au cœur ». D'autres fois, son sommeil était troublé par des cauchemars : il lui semblait « grimper dans les ténèbres au milieu de rochers et de précipices, avec un ennemi sur les talons ».

Abandonnant Milton, il se met à travailler avec acharnement à une nouvelle édition d'Homère, cherchant dans son travail ainsi que dans des occupations manuelles le secours qu'il avait coutume d'y trouver contre l'obsession. Il n'entreprend plus d'œuvre de longue haleine, ayant constamment sous les yeux un spectacle qui lui interdisait tout projet d'avenir.

Il compose alors, pour Mrs. Unwin, une élégie, plainte atroce, comme on en trouve peu.

Lady Hesketh, ayant appris le sort misérable de Cowper, vint alors à Weston. Elle le trouva en train de devenir tout à fait fou. En pénitence de ses péchés, il passait des journées entières sans parler, ne prenant qu'un peu de pain trempé dans du vin mélangé d'eau, refusant les remèdes. Cette visite, pas plus que celle d'Hayley, ne put le tirer de sa torpeur.

On espéra qu'un changement de résidence lui serait favorable et John Johnson emmena les deux infirmes chez lui, à Tuddenham. Il fut ensuite passer quelques semaines dans un village de la côte, à Mandsley ; une amélioration légère apparut alors, mais qui ne devait pas persister. Ses terreurs, ses hallucinations, son désespoir le reprennent avec plus d'âpreté que jamais. « Le plus abandonné de tous les êtres, je foule, sous le fardeau d'un désespoir infini, un rivage que je parcourus une fois plein de joie et de gaieté. J'examine chacun des vaisseaux qui s'approchent de la côte, d'un œil jaloux et plein de terreur, craignant qu'il n'arrive avec l'ordre de s'emparer de moi. A deux milles de distance, sur la côte, est un pilier de rochers solitaires, que la falaise, en s'émiettant, a laissé au niveau de l'eau quand elle est haute. Je l'ai été voir deux fois, et j'y ai trouvé un emblème de moi-même... Je reste seul debout, et j'attends l'orage qui doit m'emporter¹. »

En vain on l'invitait, après son retour à Tuddenham, à se remettre au travail, il croyait sa fin arrivée et ne voulait plus rien faire.

¹ A Lady Hesketh, 27 août 1795.

Mr. Johnson le prit à Dereham, dans sa propre maison. A peine arrivée, Mrs. Unwin y mourut (décembre 1796). En voyant le corps de son amie, il poussa un cri — et jamais plus son nom ne passa ses lèvres.

Une fois de plus, on lui fit reprendre la traduction d'Homère. Il ne devait plus la quitter. Il tenta de continuer le poème des Quatre Ages, mais n'y parvint pas. Une pièce originale, la dernière, fut encore écrite par lui, d'après un récit de l'amiral Anson. L'Homme à la mer (the Cast away) est un dernier cri de désespoir, sur lequel se termina son œuvre poétique.

Il se fit relire ses œuvres, sauf la Ballade de John Gilpin.

Au début de 1800, les premiers symptômes de l'hydropisie se montrèrent. De plus en plus triste, il attendit la fin. A son médecin qui lui demandait un jour comment il se sentait, il répondit : « Je sens un inexprimable désespoir. »

A Johnson qui lui parlait de son bonheur éternel, il répondit que, pour lui, il n'y avait pas de salut. Il languit cinq jours encore et, le 25 avril 1800, rendit le dernier soupir, si paisiblement qu'aucun des assistants ne s'aperçut de l'instant précis de sa mort.

Avant d'aller plus loin, nous allons résumer, sous la forme d'une observation médico-légale, ce que cette biographie nous fournit de renseignements sur la vie de Cowper.

I. Antécédents domestiques.

1^o CONDITIONS DE LA FAMILLE.

a) *Professionnelles*. — Le père, vicaire de Berhhamstead, chapelain du roi Georges II.

b) *Pathologiques*. — Famille remontant du côté maternel à la lignée royale. Mère morte jeune, un frère mort jeune, plusieurs enfants morts en bas âge.

c) *Economiques*. — Large aisance.

2^o SÉJOUR DANS LA FAMILLE, très court. Agé de six ans seulement à la mort de sa mère, il est mis en pension dans une école où sa constitution frêle et sa timidité en firent le souffre-douleur de ses camarades.

Une affection des yeux le fit ensuite rester deux ans en traitement chez un oculiste.

Il acheva ses études (de dix à dix-huit ans) au collège de Westminster.

Penchant marqué à la solitude et à la mélancolie. A signaler sa promenade nocturne dans le cimetière de Sainte-Marguerite.

II. Antécédents physiques personnels.

a) *L'enfance et ses maladies*. - Nous ignorons tout des maladies qui marquent d'ordinaire la première enfance

De sa pathologie à cette époque, nous ne connaissons qu'une affection des yeux caractérisée par des taches (kératite ?) qui nécessita des soins pendant deux années et laissa sa vue très affaiblie. Variole très grave à quatorze ans.

b) *La puberté*. — Sa vie génitale semble avoir été peu active.

Son amour malheureux pour sa cousine Théodora ne paraît pas l'avoir longtemps chagriné.

Parle souvent de la vie irrégulière et dissipée qu'il mena alors qu'il était clerc chez M. Chapman et plus tard au Temple.

c) *L'adolescence, l'âge adulte*. — Impression générale qui

se dégage de toute sa vie : « A cru être parmi tous les humains le plus grand pécheur et le plus déshérité en même temps : pour lui, il n'est pas de salut. »

A trente ans, délire de persécution avec hallucinations nettement caractérisé. Folie mystique. Obsession de la mort et tendances au suicide. Tentative de suicide par pendaison en 1763. Folie et internement en décembre 1763.

En juin 1765 se retire à Huntingdon, puis, en 1767, à Olney, vie calme et familiale.

Sous l'influence du pasteur Newton, vie religieuse exaltée. Rechute. Folie mystique en 1773.

Revenu à la raison en 1780, il lutte à partir de ce moment contre l'idée fixe, par le travail, d'abord manuel, puis intellectuel : lettres, poèmes. Période de vie la plus active.

Nouvelle crise à Weston en 1787.

Demeure par la suite mélancolique.

A partir de 1795, décadence totale, hallucinations.

Symptômes d'hydropisie au commencement de 1800.
Mort le 25 avril 1800.

CHAPITRE II

L'OEUVRE DE W. COWPER

Après avoir étudié la vie de Cowper, il nous reste à examiner son œuvre, cette œuvre qui est comme le fidèle reflet des états d'âme successifs du poète. Elle est diverse, mais on y retrouve presque partout la gaieté. Cowper, malgré sa malheureuse destinée, a été un des poètes les plus souriants de l'Angleterre. A l'exception des périodes de crises, il a été toujours satisfait de son sort. Né avec un caractère adorablement léger et joyeux, et sa maladie lui interdisant toute occupation sérieuse, il put rester toute sa vie une sorte de grand enfant. On sent, quand il parle de ses lièvres, par exemple, quel plaisir puéril il prend à les apprivoiser. Et puis, qui sait si cette gaieté, par instant débordante, n'était point une sorte de délassement après les heures de cauchemar et d'insomnie.

Il nous faut, dans l'œuvre de Cowper, considérer séparément les lettres et les poèmes.

I. — LA CORRESPONDANCE

Toute sa vie, Cowper a écrit des lettres. Bien avant que son besoin de s'occuper l'ait fait devenir poète, il était épistolier. A ses amis, à ses parents, il adressait des missives d'un tour agréable, relatant les moindres incidents de sa vie, tout prenant dans le microcosme dont il était le centre une importance inattendue.

Southey l'a appelé « le meilleur des épistoliers anglais » et peu de personnes discuteront ce jugement.

Le charme des lettres de Cowper, comme celui de sa poésie d'ailleurs, réside surtout dans leur naturel et leur sincérité : il écrit simplement, parce qu'il a quelque chose à dire, ou que son correspondant lui est cher. Aussi n'a-t-il aucune tentation « d'écrire pour la galerie ». Jamais il n'eût cru que ses lettres seraient un jour publiées. Il en avait été de même pour ses premiers poèmes : il écrivait pour chasser la mélancolie et, négligemment, envoyait la dernière pièce composée à celui de ses amis auquel il se trouvait écrire à ce moment.

Aussi ses lettres sont-elles la simple relation de ce qui lui vient à l'esprit, écrites en un anglais magnifiquement pur, pleines du goût raffiné d'un homme instruit, débordant tantôt de gaieté, tantôt de profonds sentiments religieux, car les deux lui étaient naturels.

Il s'ensuit qu'elles sont profondément intéressantes à étudier au point de vue biographique. Toutefois, il faut, en les lisant, prendre quelques précautions : s'il nous arrive d'en lire une conçue dans les termes de la plus profonde mélancolie, nous pourrions croire que dans la vie du poète il n'était aucune note gaie. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, il n'en était pas ainsi. Certainement, il confiait à son papier ses tristesses du moment, mais il pouvait aussi, d'un effort, chasser ces idées noires et être tranquille et content de son sort. Ses lettres, d'ailleurs, ne se ressemblent pas, suivant celui de ses amis auquel elles sont destinées. Sa correspondance avec Mr. Newton, par exemple, est presque toute d'un caractère mélancolique. Il n'en est pas de même avec sa cousine, Lady Hesketh, et avec John Johnson. Il est vrai que Mr. Newton lui inspirait une sorte de frayeur, et comme Cowper écrivait toujours comme si son correspondant eût été devant lui, la présence imaginaire de Mr. Newton suffisait à l'attrister. Celui-ci d'ailleurs, même éloigné, prenait bien soin que cette mélancolie ne se dissipât pas, en rappelant, par des lettres fréquentes, son pénitent à la crainte du courroux divin.

A part ces lettres où Cowper ne se laisse pour ainsi dire pas entraîner, il faut admirer ce talent qui, de toutes petites histoires, d'incidents à peine marquants, a su tirer des pages intéressantes. Ce qu'il raconte dans ses lettres, ce ne sont point de longs voyages, ni les multiples événements qui peuvent marquer la vie d'un écrivain vivant dans un milieu mondain. Non, ce que le solitaire d'Olney sait nous

raconter et faire aimer, c'est la vie rurale dans toute sa simplicité. Olney, sa maison, sa terre, ses lièvres, son chien, tout cela, nous le voyons, tellement les descriptions en sont simples, naturelles. C'est aussi un observateur, il sait s'emparer du trait saillant qui porte et qui fait rire. Car, dans la plus grande partie de sa correspondance, c'est le rire qui domine, le rire qui sonne haut et clair, laissant peut-être percevoir par derrière un soupir. « Je me demande, dit-il lui-même, comment une pensée folâtre a jamais pu pénétrer dans mon esprit. C'est comme si Arlequin s'introduisait dans la sombre chambre où, sur un lit de parade, un cadavre est exposé... »

De cette correspondance, nous avons déjà cité, au cours de sa biographie, de nombreux extraits, ceux qui pouvaient le mieux nous faire pénétrer la complexité de ce caractère. On voudrait tout citer, tant est attachante cette prose. Pourtant nous nous bornerons à quelques fragments dont la diversité même fera toucher l'art si divers et délicat de l'écrivain.

Tout d'abord, un passage d'une lettre à Lady Hesketh, avant que la folie ne vienne pour la première fois le visiter¹ : « Oh ! ma cousine, si je vous ouvrais mon cœur, vous y verriez d'étranges spectacles ; rien, je m'en flatte, qui puisse vous choquer, mais bien des choses qui vous étonneraient. Je suis d'un tempérament très singulier, et très dissemblable de tous les hommes avec qui il m'est arrivé de causer. Certainement, je ne suis pas absolument fou, mais je

¹ 9 août 1763.

suis plus faible que la majorité des gens dont je me souviens à présent. En un mot, si j'étais aussi fait pour l'autre monde que je suis peu fait pour celui-ci — et Dieu veuille que ceci soit une vantardise ! — je n'échangerai pas mon sort avec aucun des saints de la chrétienté... »

Ici c'est la note triste qui domine.

« Je devrais dater ma lettre de la serre, que nous avons convertie en salon d'été. Les murs tendus de nattes, et le plancher couvert d'un tapis, elle nous fournit la retraite de beaucoup la plus plaisante d'Olney. Nous mangeons, buvons, dormons, aux mêmes endroits qu'autrefois, mais passons ici tout le reste de notre temps, et trouvons que le bruit du vent dans les arbres et le chant des oiseaux sont infiniment plus agréables à nos oreilles que les aboiements des chiens et les cris des enfants¹... »

Et ailleurs :

« On dit parmi les gens possédant les plus grandes intelligences d'Olney, le barbier, le maître d'école et le tambour d'un corps qui y cantonne, que les nations belligérantes sont enfin réconciliées, les articles du traité arrêtés et que la paix est proche².

Ces deux lettres, où l'écrivain fait preuve de gaieté et d'humour, il nous faut les comparer à celles que nous avons citées au cours de la biographie. Quelle différence entre les sentiments du poète bien portant et ceux du poète malade !

¹ Au Révérend J. Newton (16 août 1781).

² Au même (26 janvier 1783).

Pour terminer, rapportons cette lettre du 13 octobre 1798 :

« Ma chère C  sine. Vous me décrivez des scènes délicieuses, mais vous les décrivez à quelqu'un qui, même s'il les voyait, ne pourrait plus en tirer aucun plaisir, qui n'a plus qu'un faible souvenir, assez faible pour n'être qu'un rêve presque oublié, d'avoir pu autrefois en tirer du plaisir...

« Mon   tat d'esprit est tel, que les beautés mêmes du Paradis ne pourraient, en y pénétrant, y apporter que de la douleur... »

Ces différences, nous allons les retrouver dans les poèmes.

II. — LES POÈMES

La correspondance constitue pour ainsi dire la partie « spontanée » de l'œuvre de Cowper. Les poèmes, qui ne vinrent s'y ajouter qu'après, ne furent, au début, qu'un moyen de chasser de son esprit l'obsession qui le torturait.

Nous avons déjà dit quelle sensation produisit la publication de son premier volume de vers. C'est qu'en effet il se pose devant nous avec une gentille originalité. « Le langage de la vraie poésie, a dit Mr. Matthew Arnold, est le langage de quelqu'un qui compose en regardant. » Nul, plus que Cowper, n'a écrit ainsi à son époque. Il est le seul peintre de paysages dont l'œil ne recherche point d'autres profondeurs que celles de l'air qui l'entoure, qui se contente de l'horizon qui l'entoure et le peint tel qu'il est. Lui qui aurait dû être tenté d'ajouter une pensée à chaque mot n'a jamais été qu'un peintre. Chez lui, la nature c'est tout. Il n'y a pas d'arrière-pensée dans ses descriptions.

Quelquefois pourtant, il s'égare et fait alors des sermons pendant des pages, mais ce sont là des digressions.

Les paysages de « la Tâche » sont des fac-similés des paysages qu'il avait sous les yeux.

Qui, sinon lui, s'est aventuré à immortaliser un

chien, sans faire appel à aucun sentiment, sans en faire l'emblème du courage et de la fidélité, mais simplement en le décrivant comme un simple quadrupède :

« Le poil long, maigre et rusé, avec des oreilles pointues, — et la queue courte; moitié couchant, moitié mâtin — son chien le suit. Tout près de ses talons, — il rampe parfois, et parfois avec mille frissons, — décampant au loin, grattant la neige entassée — de ses dents d'ivoire, ou la labourant de son nez. — Puis il secoue son pelage poudré et aboie de joie. »

La description est si exacte, qu'à la lecture, on se prend à sourire; car on voit le chien bondissant sur la neige.

Il n'y a point là d'images sublimes, point n'est besoin pour les goûter d'une diction merveilleuse. Elles pourraient sembler prosaïques, et cependant ces pièces sont immortelles.

Sa galerie de peintures s'augmente à mesure qu'il vieillit, mais reste toujours dans la même note. Il ne se laisse pas aller au roman. Tout est descriptions, et combien simples. La nature se retrouve — exquise — à chaque page.

Mais si ses paysages sont aussi dignes d'attention, que dirons-nous de ses scènes d'intérieur? Il est l'apôtre de la vie domestique. Il est le premier poète à qui le foyer, le cercle de la famille, ait fourni l'inspiration. Qui, mieux que lui, a chanté — dans la « Soirée d'hiver » — la douceur du coin du feu.

Ecoutez, c'est le cor qui vibre là-bas sur le pont, — qui de son ennuyeuse, mais nécessaire longueur, — enjambe le flot d'hiver où la lune — voit sa face sans ride se refléter brillante; — il arrive, le héraut d'un monde bruyant, — il arrive les bottes éclaboussées, sanglé, les cheveux gelés, — des nouvelles de tous pays ballottant à son dos, — fidèle à sa charge, le sac bien fermé derrière lui — et cependant sans curiosité pour ce qu'il porte. — La seule chose dont il s'inquiète, — c'est de le conduire à l'auberge, sa destination.

Il siffle en chevauchant, pauvre diable au cœur léger, — transi de froid, et gai pourtant, messenger de douleur.

Maintenant, ranimez le feu, fermez bien les volets, — laissez tomber les rideaux, faites faire un tour au sofa — et tandis que l'urne bouillonnant et sifflant — lance en l'air une colonne de vapeur, et que les tasses, — où l'on boit la gaieté sans l'ivresse, sont prêtes pour chacun, — souhaitons la bienvenue au soir pacifique qui vient.

(*La Tâche.*)

HARK! 'tis the twanging horn: O'er yonder bridge
That with its wearisome but needful length
Bestrides the wintry flood, in which the moon
Sees her unwrinkled face reflected bright,
He comes, the herald of a noisy world,
With spattered boots, strapped waist, and frozen locks,
News from all nations lumbering at his back.
True to his charge, the close-packed load behind,
Yet careless what he brings, his one concern
Is to conduct it to the destined inn,

He whistles as he goes, light-hearted wretch,
Cold and yet cheerful: messenger of grief
Perhaps to thousands, and of joy to some,
To him indifferent whether grief or joy.

Cowper n'a même pas hésité à se peindre lui-même :

William était autrefois un jeune homme timide. — Sa modestie était telle — que pour être véridique on doit dire — qu'elle était plutôt exagérée.

Certains disaient que c'était par sottise ; — d'autres, par manque d'esprit — (l'impudence est tellement bénie) ; — d'autres, pourtant, n'y prêtaient pas attention.

Mais certains croyaient autre chose, — et, se clignant de l'œil l'un l'autre, — disaient que, quoiqu'il parlât peu, — il n'en pensait peut-être pas moins ¹.

N'est-il point délicieusement ironique ce portrait du timide. C'était alors l'époque où Cowper était amoureux, et le délicieux petit poème qui suit montrera quelle élégance il mettait en ses vers.

Les Symptômes de l'Amour.

S'il plaît à ma Delia de savoir si j'aime, qu'elle prenne — ma dernière pensée du soir et la première quand je m'éveille, — quand mes prières et mes meilleurs souhaits sont proférés à son intention ².

¹ WILLIAM was once a bashful youth :
His modesty was such,
That one might say (to say the truth),
He rather had too much.
Some said that it was want of sense,
And others, want of spirit
(So blest a thing is impudence),
While others could not bear it.
But some a different notion had,
And at each other winking,
Observed that thoug he little said,
He paid it off with thinking.

² WOULD my Delia know if I love, let her take
My last thought at night, and the first when I wake ;
When my prayers and best wishes preferr'd for her sake.

Qu'elle devine de quoi je rêve, quand, errant seul, — je parcours chaque jour les chaumes avec mon fusil, — jamais prêt à tirer quand le gibier s'envole.

Qu'elle songe quelles étranges pensées j'ai dans la tête — quand je lis et relis la même page — et découvre à la fin que je la lis en vain.

Qu'elle dise pourquoi mon regard est si fixe et perdu, — sans jamais regarder la personne qui parle — et pourtant affectant de rire sans avoir entendu la plaisanterie.

Ou pourquoi, quand j'entends avec plaisir son éloge — (certainement à mon oreille la plus pure des mélodies) — j'attends et tout à coup parais inattentif.

Et enfin quand, convié à boire à mes amours, — qu'elle devine pourquoi je ne dis jamais son nom — quoiqu'elle et la femme que j'aime soient la même personne¹.

Ce sentiment qu'il dépensait pour s'analyser et déclarer de façon plaisante son amour, il l'emploiera bien des années plus tard pour pleurer un de ses petits compagnons : le vieux lièvre Tiney.

¹ Let her guess what I muse on, when rambling alone
I stride o'er the stubble each day with my gun,
Never ready to shoot till the covey is flown.

Let her think what odd whimsies I have in my brain,
When I read one page over and over again,
And discover at last that I read it in vain.

Let her say why so fix'd and so steady my look,
Without ever regarding the person who spoke,
Still affecting to laugh, without hearing the joke.

Or why, when with pleasure her praises I hear
(That sweetest of melody sure to my ear),
I attend, and at once inattentive appear.

And lastly, when summon'd to drink to my flame,
Let her guess why I never once mention her name,
Though herself and the woman I love are the same.

*Épitaphe sur un lièvre*¹.

Ici repose celui qu'un chien n'a jamais poursuivi, — ni un plus rapide lévrier suivi, — dont les pieds n'ont jamais terni la rosée du matin, — ni l'oreille entendu les clameurs des chasseurs.

Vieux Tiney le plus morose de son espèce — qui, soigné avec un soin tendre — et confiné dans les bornes du foyer, — était cependant un diabolique petit lièvre.

Quoiqu'il prît de ma main, — chaque soir, sa pitance, — il le faisait avec un regard jaloux, — mordant s'il le pouvait.

Son régime était de pain de froment — et de lait et d'avoine et de paille, — de chardons ou bien de laitues, — avec du sable pour se nettoyer l'estomac.

Il se régalaît de pousses d'aubépine; — et quand les salades succulentes manquaient, — les carottes coupées lui plaisaient.

1 HERE lies, whom hound did ne'er pursue,
 Nor swifter greyhound follow,
 Whose foot ne'er tainted morning dew,
 Nor ear heard huntsman's halloo;
Old Tiney, surliest of his kind,
 Who, nursed with tender care,
And to domestic bounds confined,
 Was still a wild Jack hare.
Though duly from my hand he took
 His pittance every night,
He did it with a jealous look,
 And, when he could, would bite.
His diet was of wheaten bread,
 And milk, and oats, and straw;
Thistles, or lettuces instead,
 With sand to scour his maw
On twigs of hawthorn he regaled,
 On pippin's russet peel,
And, when his juicy salads failed,
 Sliced carrot pleased him well.

Un tapis de Turquie était sa pelouse, — sur laquelle il aimait à bondir, — sauter et gambader comme un faon — en remuant sa queue.

Il frétillait le plus le soir, — car alors sa frayeur diminuait; — mais plus encore à l'approche des pluies, — ou quand un orage approchait.

Huit ans et cinq cycles lunaires — il vit ainsi s'enfuir, — somnolant au long de ses après-midi oisifs — et jouant chaque soir.

Je le gardais pour l'amour de sa gaieté, — car bien souvent il chassait — de mon cœur les pensées qui le faisaient souffrir — et me forçait à sourire.

Mais maintenant à l'ombre de ce bosquet, — il trouve pour longtemps son dernier asile — et attend, couché dans sa douillette retraite — que le plus gentil Puss vienne le rejoindre.

A Turkey carpet was his lawn,
Whereon he loved to bound,
To skip and gambol like a fawn,
And swing his rump around.
His frisking was at evening hours,
For then he lost his fear,
Bust most before approaching showers,
Or when a storm drew near.
Eight years and five round-rolling moons
He thus saw steal away,
Dozing out all his idle noons,
And every night at play.
I kept him for his humour's sake,
For he would oft beguile
My heart of thoughts that made it ache,
And force me to a smile,
But now beneath this walnut shade
He finds his long last home,
And waits, in snug concealment laid,
Till gentler Puss shall come.

Lui, encore plus âgé, ressent des coups — desquels nul soin ne le sauvera; — et autrefois camarade de logis de Tiney, — il partagera bientôt sa tombe¹.

Ces quelques morceaux respirent le calme, ou l'amour, c'était là un « genre » de Cowper. Veut-on maintenant un exemple de ce que le génie anglo-saxon peut produire de plus débridé comme plaisanterie, comme « joke ». Voici la « Ballade de John Gilpin ». Quelle destinée bizarre fut celle de ce poème. C'était lady Austen qui en avait raconté le sujet à Cowper. Il en composa une pièce qui le fit rire. Publiée, elle passa inaperçue. Mais, un jour, un acteur fameux la récita en public. Ce fut un succès fou. Tout le monde apprit la ballade. De nos jours encore, bien des gens, en Angleterre, savent par cœur cette ballade, qui n'en connaissent même pas l'auteur.

*L'Histoire divertissante de John Gilpin, montrant comment il alla plus loin qu'il ne désirait et rentra sauf chez lui*².

John Gilpin était un citoyen — de crédit et de renom, — même il était capitaine dans la milice — de la fameuse ville de Londres.

¹ He, still more aged, feels the shocks
From which no care can save,
And, partner once of Tiney's box,
Must soon partake his grave.

² JOHN GILPIN was a citizen
Of credit and renown,
A train-band captain eke was he
Of famous London town.

L'épouse de John Gilpin dit à son chéri : — « Quoique nous soyons mariés — depuis deux fois dix années ennuyées, nous — n'avons encore vu un seul jour de fête.

Demain est notre anniversaire de mariage, — et nous nous rendrons — à la « Cloche », à Edmonton, — tous dans une chaise à deux chevaux.

Ma sœur et l'enfant de ma sœur, — Moi-même et mes trois enfants — remplirons la chaise ; aussi devrez-vous — chevaucher derrière nous. »

Il répondit bientôt : « Je n'admire — parmi toutes les femmes qu'une seule, — et c'est vous, ma plus chérie. — Ainsi sera-t-il donc fait.

Je suis un vaillant marchand de toile, — comme tout le monde le sait, — et mon bon ami le calendreur — me prêtera son cheval pour aller. »

John Gilpin's spouse said to her dear,
“ Though wedded we have been
These twice ten tedious years, yet we
No holiday have seen.

“ To-morrow is our wedding-day,
And we will then repair
Unto the Bell at Edmonton,
All in a chaise and pair.

“ My sister, and my sister's child,
Myself, and children three,
Will fill the chaise ; so you must ride
On horseback after we. ”

He soon replied, “ I do admire
Of womankind but one.
And you are she, my dearest dear,
Therefore it shall be done.

“ I am a linen-draper bold,
As all the world doth know,
And my good friend the calender
Will lend his horse to go. ”

« C'est bien dit, dit Mrs. Gilpin, — et comme le vin est cher, — nous nous approvisionnerons du nôtre, — qui est à la fois clair et brillant. »

John Gilpin embrassa son épouse aimante, — réjoui qu'il était de voir — que, quoiqu'elle songeât au plaisir, — elle avait un esprit économe.

Le matin vint, la chaise fut amenée, — mais ne fut pas autorisée cependant — à venir jusqu'à la porte ; sans cela chacun — eût dit qu'elle était fière.

Ainsi donc, à trois portes de là s'arrêta la chaise, — où elles entrèrent toutes, — six précieuses âmes, et toutes avec le désir — de s'élancer par monts et par vaux.

Le fouet claqua, les roues tournèrent, — jamais gens ne furent plus gais. — Les pavés résonnaient au-dessous — comme si Cheapside était fou.

Quoth Mrs. Gilpin, “ That's well said ;
And for that wine is dear.
We will be furnished with our own,
Which is both bright and clear. ”

John Gilpin kissed his loving wife ;
O'erjoyed was he to find,
That though on pleasure she was bent,
She had a frugal mind.

The morning came, the chaise was brought,
But yet was not allowed
To drive up to the door, lest all
Should say that she was proud.

So three doors off the chaise was stayed,
Where they did all get in ;
Six precious souls, and all agog
To dash through thick and thin.

Smack went the whip, round went the wheels,
Were never folk so glad,
The stones did rattle underneath,
As if Cheapside were mad.

John Gilpin, à côté de son cheval, — saisit ferme la crinière flottante — et s'élança pressé de partir, — mais redescendit aussitôt.

Car il avait à peine atteint les arçons — pour commencer son voyage, — que, tournant la tête, il vit — trois clients qui entraient.

Aussi descendit-il, car la perte de temps, — bien que le navrant grandement, — lui était moins sensible, il en était sûr, — que la perte d'argent.

Ce fut long avant que les clients — ne soient servis à leur guise, — quand Betty descendit les escaliers criant : — « On a oublié le vin ».

« Bonté divine ! dit-il, apportez-le-moi, — de même que mon ceinturon de cuir — auquel je porte ma fidèle épée — quand je vais à l'exercice. »

John Gilpin at his horse's side
Seized fast the flowing mane,
And up he got, in haste to ride,
But soon came down again ;
For saddle-tree scarce reached had he,
His journey to begin,
When, turning round his head, he saw,
Three customers come in.
So down he came ; for loss of time,
Although it grieved him sore,
Yet loss of pence, full well he knew,
Would trouble him much more.
'Twas long before the customers
Were suited to their mind,
When Betty screaming came downstairs,
“ The wine is left behind ! ”
“ Good luck ! ” quoth he — “ yet bring it me,
My leathern belt likewise,
In which I bear my trusty sword,
When I do exercise. ”

Or, Mrs. Gilpin, âme soigneuse, — s'était procurée deux cruchons de grès — pour contenir la liqueur qu'elle aimait — et la conserver saine et sauve.

Chaque bouteille avait une anse recourbée, — à travers laquelle il passa la ceinture, — et pendit un cruchon de chaque côté — pour que l'équilibre soit exact.

Alors, par-dessus tout, pour être — équipé de pied en cap, — son grand manteau rouge, bien brossé et propre, — il le jeta gaillardement.

Maintenant, voyez-le remonté — sur son coursier agile, — bien doucement marchant sur les pavés, — avec précaution et prudence.

Mais, trouvant bientôt une route plus unie — sous ses pieds bien ferrés, — la bête hennissante commença de trotter, — ce qui endolorit son assiette.

Now Mistress Gilpin (careful soul!)

Had two stone bottles found,

To hold the liquor that she loved,

And keep it safe and sound.

Each bottle had a curling ear,

Through which the belt he drew,

And hung a bottle on each side,

To make his balance true,

Then over all, that he might be

Equipped from top to toe,

His long red cloak, well brushed and neat,

He manfully did throw.

Now see him mounted once again

Upon his nimble steed,

Full slowly pacing o'er the stones,

With caution and good heed.

But finding soon a smoother road

Beneath his well-shod feet,

The snorting beast began to trot.

Which galled him in his seat.

« Aussi : « Tout beau », John cria-t-il, — mais John cria en vain. — Ce trot devint bientôt un galop, — en dépit de la gourmette et des rênes.

Alors, se courbant comme doit le faire — celui qui ne peut se tenir droit, — il empoigna la crinière avec ses deux mains — et même avec toute sa force.

Son cheval qui jamais de la sorte — n'avait été traité auparavant, — quelle chose on lui avait mise sur le dos, — se demandait de plus en plus.

Au loin s'en fut Gilpin à bride abattue, — au loin s'en furent perruque et chapeau. — Il avait peu idée quand il partit — de courir un tel train.

Le vent souffla, le manteau palpita — comme une longue banderole éclatante, — jusqu'à ce que, ganse et bouton cédant, — enfin il s'envola.

So, " Fair and softly, " John he cried,
But John he cried in vain;
That trot became a gallop soon,
In spite of curb and rein.

So stooping down, as needs he must
Who cannot sit upright,
He grasped the mane with both his hands,
And eke with all his might.

His horse, who never in that sort
Had handled been before,
What thing upon his back had got
Did wonder more and more.

Away went Gilpin, neck or nought:
Away went hat and wig;
He little dreamt, when he set out,
Of running such a rig.

The wind did blow, the cloak did fly.
Like streamer long and gay,
Till, loop and button failing both,
At last it flew away.

Alors put-on bien distinguer — les bouteilles qu'il avait accrochées : — une bouteille de chaque côté, — comme il a été dit ou chanté.

Les chiens aboyèrent, les enfants crièrent, — toutes les fenêtres s'ouvrirent — et chacun s'écria : « Bravo ! » — aussi fort qu'il pouvait crier.

Au loin allait Gilpin, et qui, sinon lui ? — Sa gloire bientôt se répandit alentour. — Il porte un poids ! Il court un enjeu — de mille livres !

Et cependant, aussi vite qu'il approchait, — c'était merveille de voir — comment, en un clin d'œil, les péagers — ouvraient bien grandes leurs barrières.

Et comme il s'en allait courbé, — la tête fumante et baissée, — les deux cruchons jumeaux, derrière son dos, — d'un choc furent fracassés.

Then might all people well discern
The bottles he had slung ;
A bottle swinging at each side,
As hath been said or sung.

The dogs did bark, the children screamed,
Up flew the windows all ;
And every soul cried out, " Well done ! "
As loud as he could bawl.

Away went Gilpin — who but he ?
His fame soon spread around ;
" He carries weight ! " " He rides a race ! "
" 'Tis for a thousand pound ! "

And still, as fast as he drew near,
'Twas wonderful to view,
How in a trice the turnpike men
Their gates wide open threw

And now, as he went bowing down
His reeking head full low,
The bottles twain behind his back
Were shattered at a blow.

Le vin coula sur la route. — C'était grande pitié à voir •
— Cela fit fumer les flancs du cheval — comme si on les
avait arrosés.

Et cependant encore il semblait porter des poids — attachés à une ceinture de cuir, — car chacun pouvait voir les goulots des bouteilles — dansant encore à sa taille.

Ainsi, à travers le joyeux Itlington, — il continua ses gambades — jusqu'à ce qu'il arrivât à la Lessive — d'Edmonton si gai.

Et, là, il dispersa la Lessive — des deux côtés de la route — ainsi qu'un torchon mouillé — ou une oie sauvage au jeu.

A Edmonton, sa tendre épouse — guettait du balcon — son tendre époux, s'émerveillant — de sa façon de monter.

Down ran the wine into the road,
Most piteous to be seen,
Which made his horse's flanks to smoke
As they had basted been.

But still he seemed to carry weight,
With leathern girdle braced;
For all might see the bottle necks
Still dangling at his waist.

Thus all through merry Islington,
These gambols he did play.
Until he came unto the Wash
Of Edmonton so gay;

And there he threw the Wash about,
On both sides of the way,
Just like unto a trundling mop,
Or a wild goose at play.

At Edmonton, his loving wife
From the balcony spied
Her tender husband, wondering much
To see how he did ride.

« Arrête, arrête, John Gilpin ! C'est ici la maison, — crièrent-ils tous ensemble. — Le dîner attend et nous sommes fatigués. » — « Moi aussi », dit Gilpin.

Mais son cheval n'était pas du tout — décidé à s'arrêter là. — Pourquoi ? Son maître avait une maison — à dix bons milles plus loin, à Ware.

Aussi, tel une flèche, il vola, — comme lancé par un archer puissant. — Il vola, ce qui m'amène à la moitié de ma chanson.

Au loin s'en fut Gilpin hors d'haleine, — tout à fait contre son gré, — jusqu'à ce que chez son ami le calandreur — à la fin le cheval s'arrêta.

Le calandreur, étonné de voir — son voisin en un tel accoutrement, — posa sa pipe, s'élança à la porte — et l'accosta ainsi :

“ Stop, stop, John Gilpin ! — Here's the house ! ”

They all at once did cry ;

“ The dinner waits, and we are tired : ” —

Said Gilpin — “ So am I ! ”

But yet his horse was not a whit

Inclined to tarry there ;

For why ? — his owner had a house

Full ten miles, off, at Ware.

Se like an arrow swift he flew,

Shot by an archer strong ;

So did he fly — which brings me to

The middle of my song.

Away went Gilpin out of breath,

And sore against his will,

Till at his friend the calender's

His horse at last stood still.

The calender, amazed to see

His neighbour in such trim,

Laid down his pipe, flew to the gate,

And thus accosted him :

« Quelles nouvelles ? quelles nouvelles ? contez-moi vos aventures ? — Vous devez me les dire et le ferez. — Dites pourquoi vous êtes venu nu tête ? — et même pourquoi vous êtes venu ? »

Comme Gilpin avait l'humeur plaisante — et aimait badiner à propos, — ce fut de façon joyeuse — qu'il répondit au calandreur :

« Je suis venu, car votre cheval voulait venir, — et si je ne me trompe, — ma perruque et mon chapeau seront bientôt ici. — Ils sont en route. »

Le calandreur enchanté de trouver — son ami d'humeur joyeuse — ne lui répondit pas un seul mot, — mais rentra en sa maison.

Il en revint aussitôt avec chapeau et perruque : — une perruque qui flottait par derrière, — un chapeau pas tout à fait hors d'usage, — convenables chacun dans son genre.

“ What news? what news? your tidings tell :

Tell me you must and shall —

Say why bareheaded you are come,

Or why you come at all? ”

Now Gilpin had a pleasant wit,

Ant lov'd a timely joke;

And thus unto the calender

In merry guise he spoke :

“ I came because your horse would come,

And if I well forebode,

My hat and wig will soon be here,

They are upon the road. ”

The calender right glad to find

His friend in merry pin,

Return'd him not a single word,

But to the house went in :

Whence straight he came with hat and wig,

A wig that flow'd behind,

A hat not much the worse for wear,

Each comely in its kind.

Il les tendit et, à son tour, — montra ainsi qu'il avait de l'esprit : — « Ma tête est grosse deux fois comme la vôtre, — ils doivent, par conséquent, vous aller.

« Mais laissez-moi enlever la boue — qui pend à votre figure ; — arrêtez-vous et mangez, car vous pouvez bien — être dans le cas d'avoir faim ! »

John dit : « C'est mon anniversaire de mariage — et tout le monde s'étonnerait — si ma femme dinait à Edmonton — et moi à Ware. »

Et, se tournant vers son cheval, il dit : — « J'ai hâte de dîner ; — c'est pour votre plaisir que vous êtes venu ici ; — c'est pour le mien que vous retournerez. »

Ah ! harangue malheureuse, vantardise inutile, — qu'il paya bien cher ; — car, tandis qu'il parlait, un âne se mit à braire — et chanta haut et clair.

He held them up, and in his turn
Thus show'd his ready wit :

“ My head is twice as big as yours,
They therefore needs must fit.

“ But let me scrape the dirt away
That hangs upon your face,
And stop and eat, for well you may
Be in a hungry case. ”

Said John, “ It is my wedding-day,
And all the world would stare,
If wife should dine at Edmonton,
And I should dine at Ware. ”

So turning to his horse, he said,
“ I am in haste to dine ;
’Twas for your pleasure you came here,
You shall go back for mine. ”

Ah, luckless speech, and bootless boast !
For which he paid full dear ;
For, while he spake, a braying ass
Did sing most loud and clear ;

A cela le cheval s'ébroua comme — s'il eût entendu un lion rugir — et s'en fut au galop, de toutes ses forces, — ainsi qu'il l'avait déjà fait.

Au loin s'en fut Gilpin et au loin — s'en furent le chapeau et la perruque de Gilpin ; — il les perdit plus tôt que la première fois : — pourquoi ? parce qu'ils étaient trop grands.

Et quand Mrs. Gilpin vit — son mari courir la poste, au loin, à travers la campagne, — elle tira de sa poche une demi-couronne ;

Et elle parla ainsi au jeune garçon, — qui les avait conduits à la Cloche : — « Ceci sera à vous, quand vous ramènerez — mon mari sain et sauf. »

Le garçon partit à cheval et rencontra bientôt — John, qui revenait rapidement, — et qu'il essaya d'un tour de main d'arrêter — en attrapant les rênes ;

Whereat his horse did snort, as he
Had heard a lion roar,
And galloped off with all his might,
As he had done before,

Away went Gilpin, and away
Went Gilpin's hat and wig :
He lost them sooner than at first ;
For why ? — they were too big.

Now Mistress Gilpin, when she saw
Her husband posting down
Into the country far away,
She pulled out half-a-crown ;

And thus unto the youth she said
That drove them to the Bell,
“ This shall be yours, when you bring back
My husband safe and well. ”

The youth did ride, and soon did meet
John coming back amain :
Whom in a trice he tried to stop,
By catching at his rein ;

Mais sans réussir ce qu'il voulait faire — et aurait fait de bon cœur. — Le coursier effrayé s'effraya davantage — et courut encore plus vite.

Au loin s'en fut Gilpin et, au loin, — s'en fut le valet de poste sur ses talons. — Le cheval du valet était content de ne plus sentir — l'encombrement des roues.

Sur la route six messieurs, — voyant ainsi Gilpin voler — avec le valet de poste détalant par derrière, — élevèrent la voix et crièrent :

« Au voleur ! arrêtez-le ! le brigand de grand chemin. »
— Aucun d'eux n'était muet, — et tous ceux qui passaient par là — se joignirent à la poursuite.

Et, de nouveau, les barrières de péage — se rouvrirent en un moment, — les péagers croyant encore — que Gilpin faisait une course.

But not performing what he meant,
And gladly would have done,
The frightened steed he frightened more,
And made him faster run.

Away went Gilpin, and away
Went postboy at his heels,
The postboy's horse right glad to miss
The lumbering of the wheels.

Six gentlemen upon the road,
Thus seeing Gilpin fly,
With postboy scampering in the rear,
They raised the hue and cry :

“ Stop thief ! stop thief ! — a highwayman ! ”
Not one of them was mute ;
And all and each that passed that way
Did join in the pursuit,

And now the turnpike gates again
Flew open in short space ;
The toll-men thinking, as before,
That Gilpin rode a race.

C'était ce qu'il faisait, et même il gagna, — car il arriva le premier à la ville, — et ne s'arrêta pas avant qu'il eût atteint — l'endroit d'où naguère il était parti.

Et maintenant chantons. Longue vie au roi — et longue vie aussi à Gilpin; — et la prochaine fois qu'il partira à cheval, — puissé-je être là pour le voir.

Ce n'était là pour Cowper qu'un passe-temps, sortant de son genre ordinaire, et le génie même de Cowper, c'est dans la Tâche que nous le retrouvons. Ses premiers volumes de vers n'avaient point eu le succès qui attendait son œuvre maîtresse. C'est bien en elle que nous trouvons le type de l'œuvre « inspirée » : Lady Austen lui en avait inspiré le sujet, « un sopha », et la facture, « les vers blancs ». Le poème du Sopha fut suivi de beaucoup d'autres, et le tout constitua, en souvenir de celle qui l'avait inspiré, un long poème intitulé « la Tâche ». Le poète, après une centaine de vers environ consacrés au sopha, y est revenu à ses sujets de prédilection : la campagne, les descriptions, la religion.

Après avoir expliqué que ce poème « c'est la beauté qui l'a commandé », il passe en revue les sièges que l'humanité a employés tour à tour. Il arrive enfin au sopha.

And so he did, and won it too,
For he got first to town;
Nor stopped till where he had got up
He did again get down.
Now let us sing, Long live the king!
And Gilpin, long live he!
And when he next doth ride abroad
May I be there to see!

Comme il était aussi un patriote et un bon Anglais, il prit sa part des luttes du moment. La lutte contre les colonies d'Amérique, la campagne anti-esclavagiste ne le laissèrent pas insensible, nous n'en voulons comme preuve que ce poème :

Le Rêve matinal.

C'était dans la joyeuse saison du printemps. — Endormi à l'aurore, — je fis un rêve que je ne puis que chanter — tant il me parut plaisant.

Je rêvai que, naviguant sur l'Océan, — bien loin vers l'ouest je faisais voile, — pendant que les vagues élevaient le vaisseau, — sans que jamais la fraîche brise mollit.

Dans le sillage, je vis une femme, — du moins telle était sa forme, — dont la beauté me frappa d'une angoisse — que jamais aucune femme ne m'avait inspirée ; — elle était assise et un bouclier à son côté — rayonnait comme un soleil sur les vagues ; — et souriant divinement, elle cria : — « Je vais libérer les esclaves ! »

Alors élevant sa voix en un refrain, — le plus doux qu'une oreille eût jamais entendu, — elle chanta la chaîne brisée des esclaves — partout où sa gloire apparaît. — Quelques nuages qui planaient au-dessus de nous — s'en furent chassés par cette claire mélodie, — et je crus, pendant qu'elle chantait la Liberté, — que c'était la Liberté elle-même que j'entendais.

Ainsi, vivement fendant l'onde, — nous arrivâmes à une terre cultivée par les esclaves — où un démon, son ennemi, se tenait. — Son nom terrible est « Oppression » ; — dans sa main, en signe de son pouvoir, pendait un gourdin, retenu par un lacet de cuir — et il attendait sa proie — venue du triste rivage d'Afrique.

Mais aussitôt que nous eûmes approché de la côte, — il aperçut la femme divine et il laissa tomber son gourdin, — teint encore du sang de ses sujets; — je le vis souffrir et mourir, — et, au moment où le monstre expirait, — j'entendis des cris qui montaient au ciel — de ces milliers d'hommes que la libération inspirait.

En m'éveillant, comment n'aurais-je pu songer — à la signification d'un tel rêve? — Mais bientôt mon oreille apprit les nouvelles heureuses — qui, à ma faible pensée, servirent de guide. — « Que Britannia, dont la renommée dépasse les Océans — pour la haine qu'elle avait toujours témoignée — aux meneurs d'esclaves, au sceptre noir, — avait résolu de ne plus en avoir chez elle. »

Veut-on maintenant un exemple de ce que la douleur pouvait lui arracher de plaintes désespérées. Voici la poignante Ode à Marie :

*A Marie*¹.

La vingtième année est bien près de finir — depuis que, pour la première fois, notre ciel se couvrit. — Ah ! si cette fois pouvait être la dernière, — ma Marie.

La vie en toi coule moins forte, — et chaque jour je te vois devenir plus faible. — Ce fut ma détresse qui t'abattit, — ma Marie.

¹ THE twentieth year is well-nigh past,
Since first our shy was overcast;
Ah, would that this might be the last!
My Mary!

Thy spirits have a fainter flow,
I see thee daily weaker grow;
'Twas my distress that brought thee low,
My Mary!

Tes aiguilles, arsenal brillant autrefois, — toujours en mouvement pour moi jusqu'à présent, — maintenant se rouillent hors d'usage et ne reluisent plus, — ma Marie.

Car ton plaisir à me rendre — encore le même service obligeant, ta vue ne seconde plus aujourd'hui ta volonté, — ma Marie.

Mais tu l'as bien rempli ton rôle de ménagère, — et tous tes fils avec un art magique se sont noués d'eux-mêmes autour de ce cœur, — ma Marie.

Ton langage indistinct ressemble — aux mots prononcés dans un rêve ; — il me charme pourtant quel qu'en soit le sujet, — ma Marie.

Tes boucles argentées, d'un brun brillant autrefois — sont encore plus charmantes à mes yeux — que les rayons dorés de la lumière d'Orient, — ma Marie.

Thy needles, once a shining store,
For my sake restless heretofore,
Now rust disused, and shine no more,
My Mary!

For though thou gladly wouldst fulfil
The same kind office for me still,
Thy sight now seconds not thy will,
My Mary!

But well thou playedst the housewife's part,
And all thy threads with magic art
Have wound themselves about this heart,
My Mary!

Thy indistinct expressions seem
Like language uttered in a dream ;
Yet me they charm, whate'er the theme,
My Mary!

Thy silver locks, once auburn bright,
Are still more lovely in my sight
Than golden beams of orient light,
My Mary!

Car si je ne pouvais ni les voir, ni te voir, — quelle vue vaudrait la peine d'être regardée ? Le soleil se lèverait en vain pour moi, — ma Marie.

Partageant ton triste déclin, — tes mains que leur petite force abandonne, — doucement pressées, pressent doucement les miennes, — ma Marie.

Telle est la faiblesse de tes membres — que maintenant tu ne fais plus un pas — sans un double soutien et tu m'aimes encore pourtant, — ma Marie.

Et toujours aimer malgré le poids des maux, — dans l'hiver de l'âge ne point se sentir glacé, — mais c'est être aimable encore, -- ma Marie.

Mais je sais, hélas ! Une constante attention m'a montré — que souvent la tristesse que je laisse paraître — change tes sourires en regards malheureux, — ma Marie.

For, could I view nor them nor thee,
What sight worth seeing could I see?
The sun would rise in vain for me,
My Mary!

Partakers of thy sad decline,
Thy hands their little force resign:
Yet, gently prest, press gently mine,
My Mary!

Such feebleness of limbs thou provest,
That now at every step thou movest.
Upheld by two; yet still thou lovest,
My Mary!

And still to love, though press'd with ill,
In wintry age to feel no chill,
With me is to be lovely still.
My Mary!

But ah! by constant heed I know,
How oft the sadness that I show
Transforms thy smiles to looks of woe,
My Mary!

Et si le lot que l'avenir me garde — ressemble au lot
de mon passé, — ton cœur usé se brisera à la fin, — ma
Marie.

Si nous nous sommes laissé entraîner à citer en
entier ces deux poèmes, bien qu'ils aient déjà été plu-
sieurs fois traduits en français, c'est que leur oppo-
sition fait bien ressortir, à notre avis, les deux faces
de l'esprit de Cowper : d'un côté, l'humour, la gaieté
qui débordent ; de l'autre, un des cris les plus dou-
loureux qui aient jamais franchi les lèvres d'un poète.

On nous pardonnera de ne point rapporter ici le
« Naufragé », ce poème où Cowper se compare au
matelot enlevé par une lame pendant la tempête et
que nul ne viendra soulager. Nous en avons déjà cité
quelques fragments, et la traduction en est fort
connue¹.

Avant d'en finir avec cette étude déjà trop longue
de la poésie de Cowper, qu'on nous permette de citer
encore quelques vers, dont nous n'avons encore point
trouvé la traduction.

Les voyageurs en détresse ou Travail inutile.

Une chanson nouvelle sur un air jamais chanté².

1. Je chante un voyage à Clifton ; — que nous aurions

And should my future lot be cast,
With much resemblance of the past,
Thy worn-out heart will break at last,
My Mary !

¹ L. Boucher, *W. Cowper*, p. 388.

I SING of a journey to Clifton
We would have performed if we could,

fait, si nous l'avions pu, — sans charrette ni litière pour nous porter, — pauvre Marie et moi, à travers la boue, — sleet, sla, slud, — collés dans la boue, — oh! c'est charmant d'errer dans une inondation.

2. Ainsi nous partîmes, glissant et trébuchant, — hop! hop! à la mode de deux grenouilles; — c'est presque aussi bon de marcher que d'aller à cheval, — quand les dames ont chaussé leur sabots. — Les roues sans doute — vont rapidement, — mais elles résonnent et ferraillent, faisant un tel tapage.

3. Elle. — « Eh bien! maintenant je prétends que c'est charmant : — le temps s'améliore vraiment bien! — Ce nuage cependant est plutôt alarmant, — comme il se meut doucement et gravement. »

Lui. — « Peuh! n'y faites pas attention, — ce n'est pas

Without cart or barrow to lift on
Poor Mary and me through the mud.
Sleet sla slud,
Stuck in the mud,
Oh, it is pretty to wade through a flood!

2.

So away we went, slipping and sliding,
Hop, hop, à la mode de deux frogs,
'Tis near as good walking as riding,
When ladies are dressed in their clogs.
Wheels, no doubt,
Go briskly about,
But they clatter and rattle, and make such a rout!

3.

SHE.

“ Well! now I protest it is charming;
How finely the weather improves!
That cloud, though, is rather alarming,
How slowly and stately it moves! ”

HE.

“ Pshaw! never mind,

dans le vent, — nous allons vers le sud, et le laisserons derrière. »

4. Elle. — « Je suis contente que nous prenions l'air, — car on se confine et s'enferme — jusqu'à devenir rouillé et ne plus se soucier — de marcher un demi-mille, à la fin. »

Lui. — « Nous resterons dehors — aussi longtemps que possible, — c'est une folie de se soucier du vent et du chemin. »

5. Elle. — « Mais maintenant je commence à être effrayée; — si je tombais, je roulerais bien loin, — je suis contente que le pont ait été condamné : — Arrêtez ! arrêtez ! je suis tombée dans un trou ! »

Lui. — « Eh non ! n'y faites pas attention ; — c'est la

'Tis not in the wind,
We are travelling south and shall leave it behind. ”

4.

SHE.

“ I am glad we are come for an airing,
For folks may be pounded and penned,
Until they grow rusty, not caring
To stir half a mile to an end. ”

HE.

“ The longer we stay,
The longer we may;
It's a folly to think about weather or way. ”

5.

SHE.

“ But now I begin to be frightened;
If I fall, what a way I should roll!
I am glad that the bridge was indicted, —
Stop ! stop ! I am sunk in a hole ! ”

HE.

“ Nay, never care !

chose commune, — vous ne serez pas la dernière à y mettre le pied. »

6. Elle. — « Laissez-moi souffler un peu, et réfléchir — à ce qu'il y a de mieux à faire ; — ce terrible sentier que je vois là-bas, — je pense que nous n'y passerons jamais. »

Lui. — « Je le crois aussi ; — mais pourtant, -- nous ne le saurons jamais si nous n'essayons pas. »

7. Elle. — « Mais si nous y passons, comment rentrerons-nous ? — Quelle quantité de mauvais chemins nous avons passée, — glissant et trébuchant, et si nous arrivons — à un chemin difficile, je suis ruinée enfin ! — oh ! ce sentier ! — maintenant il est uni, — cette bataille, ces efforts sont du travail inutile. »

'Tis a common affair ;
You'll not be the last that will set a foot there. "

6.

SHE.

" Let me breathe now a little, and ponder
On what it were better do to ;
That terrible lane I see yonder,
I think we shall never get through. "

HE.

" So think I : —
But, by the by,
We never shall know, if we never should try. "

7.

SHE.

" But should we get there, how shall we get home ?
What a terrible deal of bad road we have past !
Slipping and sliding ; and if we should come
To a difficult stile, I am ruin'd at last !
Oh, this lane ;
Now it is plain
That struggling and striving is labour in vain. "

8. Lui. — « Restez ici, pendant que je vais voir. »

Elle. — « Ne vous éloignez pas, de peur que je ne tombe ! »

Lui. — « J'ai examiné tout en détail, — et ce que vous voyez ici est un exemple du reste. — Venez, la roue tourne, — la saleté que nous avons trouvée — serait une fortune, à un sou la livre.

9. Maintenant, sœur Anne, prenez votre guitare, — accordez-la et chantez, et faites de ceci une chanson. — J'en ai varié les vers, par amour de la variété, — et j'ai coupé court, parce que c'était long. — C'est boiteux et irrégulier : — les critiques ne me blâmeront pas, — puisque, d'après eux, la forme et le fond doivent être les mêmes.

8.

HE.

“ Stick fast there while I go and look — ”

SHE.

“ Don't go away, for fear I should fall ! ”

HE.

“ I have examined it every nook,
And what you see here is a sample of all,
Come, wheel round,
The dirt we have found
Would be an estate at a farthing a pound. ”

9.

Now, sister Anne, the guitar you must take,
Set it, and sing it, and make it a song;
I have varied the verse for variety's sake,
And cut it off short — because it was long.
’Tis hobbling and lame,
Which critics wont blame,
For the sense and the sound, they say, should be the
same.

III. — TRADUCTION D'HOMÈRE

La traduction d'Homère a été de toutes ses œuvres celle où il a passé le plus de temps. Avant de la publier, il y consacra six années et, les derniers temps de sa vie, il la corrigea et la revit complètement plusieurs fois finissant d'ailleurs par la faire beaucoup moins bonne qu'elle n'était à l'origine.

Pourquoi Cowper a-t-il entrepris cette tâche énorme et pour laquelle il semblait mal préparé ? Toujours par besoin de s'occuper l'esprit pour en chasser les préoccupations qui le hantaient.

La Tâche finie, il s'était mis en tête que c'en était fini de l'inspiration poétique et que désormais il lui serait impossible de rien composer. Comparant l'esprit humain à une fontaine, il disait que lui ne possédait qu'une citerne et qu'il l'avait tarie.

De là, l'idée de commencer une traduction d'Homère, les tentatives antérieures ayant été, à son avis, malheureuses.

Durant tout le temps que dura son travail il fut guidé par l'idée bien arrêtée de faire quelque chose d'absolument différent de la traduction de Pope : il y est parvenu tellement bien, qu'on peut se demander parfois si ces deux ouvrages partent du même texte.

Il s'est attaché à faire une traduction et non une adaptation : il y est parvenu et dans bien des points sa phrase rappelle de très près la phrase grecque, mais ce que sa traduction gagne en fidélité, elle le perd en brillant et en souplesse.

.

Telle fut l'œuvre de William Cowper, œuvre diverse où les sentiments les plus opposés se succèdent et se mêlent. Miroir fidèle de la vie du poète, elle nous le montre bien : étreint par la mélancolie, assailli par les craintes de l'au-delà, ne parvenant à s'en distraire qu'à force d'énergie, et cherchant à se faire rire lui-même en mettant dans ses œuvres le plus de gaieté possible.



CHAPITRE III

LE CARACTÈRE DE COWPER. SON ÉTAT MENTAL

Cette biographie, trop longue peut-être, était nécessaire à notre avis pour bien fixer l'état mental de Cowper. Fou, certes il l'était, mais sa folie était nettement localisée sur un seul point. En dehors de l'idée religieuse il ne présenta jamais de délire. Sa correspondance, ses poèmes montrent au contraire que son esprit était parfaitement équilibré sur tout ce qui ne touchait pas à son salut éternel. Vers la fin de sa vie, pourtant bien déprimé et affaibli, il en donna encore une preuve. On sait qu'habitant à Weston, et en froid avec le Rév. Newton, il s'était mis sous la direction spirituelle du maître d'école Teedon. Il lui communiquait le récit de ses hallucinations, de ses rêves, le priait d'intercéder par ses prières auprès de Dieu pour qu'il lui soit pardonné. Il se pliait à tous ses ordres et à toutes les pratiques qu'il lui indiquait, en un mot il en avait fait son directeur. Teedon, enhardi par ces marques de confiance, voulut appliquer son influence à l'œuvre littéraire de Cowper. Il lui proposa de répondre aux critiques, de le défendre ! Fermement, le poète indiqua sa volonté formelle de rester son seul maître

sur le terrain littéraire. Il jugeait ce Teedon un parfait imbécile, lui donnait ses vieilles culottes, le raillait et pourtant voyait en lui un être touché par la grâce. Il ne voulait point lui confier sa renommée littéraire et le soin de la défendre, et il lui abandonnait entièrement le soin de son âme. Contradiction qui prouve abondamment que si Cowper garda longtemps, toujours presque, une clarté assez grande de jugement pour les questions de la vie réelle, il perdit tout contrôle de sa vie religieuse.

Cet état d'esprit, qui plusieurs fois devait l'amener à la folie confirmée en atteignant une acuité inaccoutumée, persista à un moindre degré toute sa vie. On le retrouve déjà dans ses années de jeunesse. A Westminster, il s'imposait déjà des pratiques de piété à l'insu de ses maîtres. Qu'allait-il donc chercher dans le cimetière de Sainte-Marguerite ? Et quand, ayant été frappé à la jambe par un crâne projeté par la pioche d'un fossoyeur, il dit avoir reçu un des meilleurs enseignements qui lui furent donnés à Westminster, n'était-il pas déjà sous le coup de l'obsession naissante qui devait doucement le conduire à la folie ?

Ces éléments trouvèrent en lui un terrain tout préparé et purent s'y développer à l'aise. Il était, nous dit-il lui-même, d'une constitution frêle. Sa mère, Anna Donne, ne semble pas avoir joui d'une santé bien robuste. En tout cas, elle eut plusieurs enfants parmi lesquels deux seulement survécurent, les autres étant morts en bas âge, et elle-même mourut en couches. De toutes les morts qui vinrent frapper Cowper dans ses affections, celle-ci paraît l'avoir le

plus déprimé. C'est la seule dont il parle dans son œuvre, et, bien des années après, sa douleur est égale à celle des premiers jours.

Son enfance fut marquée par une affection des yeux, si grave qu'on craignit qu'il ne perdît la vue. Qu'était cette affection? Les seuls renseignements que nous ayons sont qu'elle était constituée par des taches (specks) et qu'elle dura deux ans. Ces données sont insuffisantes pour établir un diagnostic. Peut-être s'agissait-il d'une kératite. En tout cas nous ne pouvons faire état de cette maladie, sa nature par trop incertaine ne nous permet pas de conclure à une hérédité pathologique qui aurait préparé le terrain. Il en est de même de la mort en bas âge de plusieurs enfants.

Il ne nous faut donc considérer que la maladie même de Cowper, dégagée de toute considération d'étiologie. Cette maladie est essentiellement composée de deux facteurs : d'une part, une mélancolie qui, à part quelques rares périodes, a duré toute sa vie, en formant comme la trame même, et, d'autre part, à trois reprises différentes, en 1763, en 1773 et en 1795, des crises aiguës de manie, accompagnées de délire de persécution et d'hallucinations. De durée inégale, ces accès finirent : les deux premiers par des rémissions passagères et le dernier par la mort. Examinons donc chacun de ces facteurs.

I. Mélancolie. — Cowper a été toute sa vie un mélancolique. Dès l'âge de six ans, il a fait connaissance avec les tristesses de la vie. La mort de sa mère, les mauvais traitements endurés à l'école du D^r Pit-

man impressionnèrent défavorablement son caractère. Il se replia sur lui-même, prit l'habitude de vivre seul et à l'écart. Son affection oculaire vint encore renforcer cet état d'esprit et si, quelques années plus tard, il noua au collège de Westminster de solides relations d'amitié, il n'en continua pas moins à rechercher l'idée de la mort, à se livrer à des exercices de piété fréquents et inusités, toutes choses qui ne pouvaient que tourner davantage son esprit déjà faible vers l'obsession dont il devait être hanté toute sa vie.

Car c'est un des caractères de sa folie — et nous l'avons déjà remarqué au début de ce chapitre — que d'être une folie mystique et presque exclusivement mystique. Son esprit n'a perdu le contrôle que des faits qui se rattachent à la religion. Lui qui fut toute sa vie le plus délicieux des épistoliers, dont certains ouvrages poétiques (la Ballade de John Gilpin, par exemple) font preuve de la plus grande gaieté qui soit possible, de tout l'humour anglo-saxon, devient, lorsqu'il parle de Dieu et de son propre salut, le plus triste et le plus désolé des prédicateurs. La damnation éternelle est la punition de ses péchés. Rien ne saurait le racheter. Tel est, en effet, le raisonnement — nous n'osons dire le déraisonnement — que, toute sa vie, il allait tenir : « J'ai gaspillé ma jeunesse en menant la vie la plus dissolue qui soit au monde. Un jour, Dieu m'a appelé à lui, il m'a révélé sa bonté et je ne l'ai pas écouté. Désormais il n'est pas pour moi de salut, la réprobation éternelle est sur moi. Jamais homme n'a enduré un sort aussi malheureux. »

Ces idées, nous les retrouvons à chaque instant

dans son œuvre, aussi bien dans la correspondance que dans les poèmes, et cela toute sa vie. N'est-ce point l'image du poète que nous trouvons dans le poème du « Naufragé » : « Aucune voix divine n'apaisait la tempête, — aucune lumière propice ne brillait, — quand, emportés loin de toute aide efficace, — nous périssions chacun seul ; — mais moi, sous une mer plus rude encore — et plongé dans un plus profond abîme... »

On pourrait croire que la présence de Lady Hesketh près de lui, avec les distractions qu'elle entraîna, fit disparaître ou diminua ce fond de mélancolie. Il n'en est rien. Certes, c'est l'époque de la gaieté pour les deux solitaires d'Olney et ce sentiment déborde dans toutes les lettres de l'époque. Et pourtant quand Cowper veut être franc et descendre jusqu'au fond de lui-même, parlant à sa cousine de la crise qu'il a eue en 1773, il ajoute : « Votre affection vous fait souhaiter de me demander : a-t-elle disparu ? Je réponds : en grande partie, mais pas complètement. Quelquefois je suis plein d'angoisse, mais cette angoisse devient de moins en moins fréquente et, je le crois, moins violente. Je trouve qu'écrire et surtout des vers est mon meilleur remède. »

Le poète touche ici la cause qui, pendant près de vingt ans, l'a préservé de l'atteinte d'une nouvelle crise. Lorsque, après son accès de 1773, il sentit le besoin d'une occupation qui l'empêchât de songer toujours à son idée fixe, il essaya des travaux manuels. Mais l'occupation n'était pas assez intellectuelle. Il eut alors recours à la peinture. Mais c'est à la com-

position de ses poèmes que revient la meilleure part dans cette thérapeutique inattendue de la folie. Les vers ont été ses sauvegardes contre l'obsession. Aussi compose-t-il fiévreusement, comme un « ouvrier poète ». Le matin, il fait des vers, et le soir, il recopie ce qu'il a écrit le matin. C'est là, avec quelques promenades, tout l'emploi de ses journées.

Mais un des côtés les plus bizarres de cette carrière poétique, déjà si étrange par la malheureuse destinée du poète et son début tardif, c'est la succession des trois inspiratrices qui, tour à tour, sont venues diriger la pensée de l'auteur, chacune d'un côté différent.

La première, Mrs. Unwin, c'est l'amie des mauvais jours, la compagne de jeunesse : avec elle, ce sont les sujets à tournure grave qui dominent. La Marche de l'Erreur, la Vérité, la Remontrance ont été inspirées par elle. Puis, quand de longues années ont épuisé ou presque son action sur le poète, apparaît la seconde muse, Lady Austen. C'est le temps des lettres enjouées, des poèmes joyeux ou précieux, de la Ballade de John Gilpin ou de la poésie de la Rose ; c'est surtout l'époque de la Tâche, cette œuvre que, pour rompre la monotonie des mauvais jours, elle avait conseillé au poète de composer, l'œuvre maîtresse, celle qui devait lui rapporter le plus de gloire. Après la brouille, la place d'inspiratrice ne fut pas longtemps vide : Lady Hesketh vint l'occuper. Avec elle, il échangea une longue correspondance dans laquelle peu à peu disparaît sa mélancolie, et, toujours pour ne pas penser à son mal, il entreprend sa traduction d'Homère à laquelle il devait travailler jusqu'à sa mort, la revoyant sans

cesse avec acharnement, y trouvant dans les dernières années de sa vie son seul soulagement.

On peut donc dire que c'est la folie qui a fait de Cowper un poète. Sans cette mélancolie profonde, par laquelle il était sans cesse assailli, il n'aurait pas cherché — à cinquante ans — l'oubli dans les vers. C'est donc à son état pathologique que la littérature doit de purs chefs-d'œuvre, et c'est encore là un des côtés extraordinaires de cette carrière.

Tel était donc le fond du caractère de Cowper : une mélancolie mystique, avec désespoir et crainte de l'au-delà.

A ce facteur, en quelque sorte chronique, s'ajoutèrent par trois fois des états aigus.

II. Les crises. — A des intervalles différents, ces ténèbres, dont parle si souvent Cowper, s'abattirent complètement sur lui. Pendant huit mois la première fois, sept ans la seconde et cinq ans la dernière, ce fut la folie complète.

Chacune de ces crises fut déterminée par une émotion trop vive. La première fois, ce fut la crainte malade de paraître en public qui le mena à Saint-Albans. En 1773, l'influence néfaste du pasteur Newton, dont les sermons représentaient sans cesse la damnation éternelle, produisirent le même résultat. Enfin, la dernière atteinte de folie, définitive cette fois, qui devait accompagner le poète jusqu'au tombeau, fut consécutive à la mort de l'amie de toujours, de Mrs. Unwin.

Pendant ces accès, au fond toujours mélancolique

de son caractère s'ajoutent trois facteurs principaux. Ce sont : le délire de persécution, les hallucinations, les tendances au suicide.

a) *Le délire de persécution.* — Au cours de la biographie, nous avons cité à chacune des périodes des extraits de l'œuvre de Cowper, montrant nettement que chacune de ses attaques de folie s'accompagnait d'idées de persécution.

En 1763, c'est la Chambre des Lords qui prétend s'opposer à son admission au poste de secrétaire aux journaux. Sa perte a été décidée, dit-il, et rien ne sera épargné pour y parvenir. Les journaux mêmes s'attaquent à sa personne et telle lettre qu'il lit un jour n'est destinée qu'à hâter ses projets de suicide.

De son état, en 1773, il donne lui-même plus tard, dans une lettre à Lady Hesketh, un tableau saisissant :

« Je descendis soudain de mon degré ordinaire d'intelligence à une imbécillité presque enfantine... Je pouvais faire une réponse raisonnable à une question difficile, mais il fallait qu'on m'adressât cette question, ou je ne parlais pas du tout... Je croyais que tout le monde me haïssait et, en particulier, Mrs. Unwin. J'étais convaincu que ma nourriture était empoisonnée et j'avais dans la tête mille autres hallucinations du même caractère... »

b) *Les hallucinations.* — En même temps que le délire de persécution, et se développant parallèlement à lui, nous trouvons à chacune de ces périodes des hallucinations.

Avant l'internement à Saint-Albans, ce sont surtout des hallucinations auditives. Il entend, autour de

lui dans la rue, les gens qui se moquent de lui, si bien qu'il en arrive à ne plus oser sortir et mange dans les coins les plus reculés des tavernes. Un chanteur des rues qu'il écoute un jour par hasard chante une chanson où il n'est question, croit-il, que de lui, et son erreur ne cesse qu'après l'avoir achetée et lue.

Lors de sa seconde atteinte de folie, les hallucinations semblent avoir eu plus particulièrement un caractère visuel : « Il lui semblait gravir une montagne au milieu de mille difficultés, avec un ennemi sur les talons. »

Enfin, dans les dernières années de sa vie, il était en proie à des hallucinations auditives qui l'empêchaient de dormir. Ces hallucinations, qui lui produisaient l'effet de coups de poignard au cœur, étaient généralement des phrases sans signification, entremêlées de grec et de latin.

III. Les tentatives de suicide. — Avec une logique désespérante, il en arrivait à conclure que sa vie devant être un perpétuel calvaire, le mieux était de se donner la mort.

Nous ne reviendrons pas — les ayant déjà rapportées longuement — sur ses tentatives de suicide par le laudanum et la pendaison avant de quitter Londres.

Plus tard, au cours des deux autres crises, il manifesta maintes fois le désir de mettre fin à ses jours, et un jour même Mrs. Unwin arriva juste à temps pour couper la corde avec laquelle il venait de se pendre.

Mélancolie constante sur laquelle vinrent se greffer à époques variables des phénomènes plus bruyants

constitués par du délire de persécution, des hallucinations et des tentatives de suicide. Tels sont les traits caractéristiques de la maladie de Cowper. Mais il en est un autre que nous avons voulu conserver pour la fin car il est aussi caractéristique de son affection : Cowper a été un auto-accusateur. Si Dieu lui a retiré sa miséricorde, c'est en punition de ses péchés de jeunesse, particulièrement d'avoir désiré la mort du secrétaire des journaux et aussi d'avoir repoussé les avances que Dieu lui avait faites un jour à Southampton. Toute sa vie il a été malheureux, il a souffert de cette domination qu'il sentait peser sur lui. Mais il n'en a aucune rancune. C'est de sa faute, personne autre que lui n'en est responsable. Il arrive même, avec une logique effroyable, à une certaine période, à refuser d'accomplir ses devoirs religieux. « Dieu m'a retiré sa miséricorde, je ne dois pas l'importuner de mes prières. »

Toutes ces données nous permettent d'établir, autant que faire se peut à une aussi grande distance, l'affection dont souffrait Cowper.

D'après Ballet, les caractères principaux de la mélancolie sont les suivants :

- 1° L'humilité ;
- 2° L'appréhension des malheurs futurs ;
- 3° La défiance de soi-même et la crainte de l'incapacité et de l'impuissance ;
- 4° L'auto-accusation ;
- 5° Les tendances au suicide ;
- 6° Malaise physique et moral, dégoût de la vie.

Mais dans le cas particulier, à du délire hypocondriaque aigu se mêlait un délire aigu de persécution.

Aurions-nous donc affaire à un « mélancolique persécuté » ?

« Les malades de cette catégorie sont d'abord de simples mélancoliques. Ils en ont... la dépression plus ou moins profonde..., les idées de culpabilité, d'indignité, d'auto-accusation caractéristique ¹.

« Si on lui témoigne de l'hostilité... c'est à cause de ses propres fautes, et il se résigne humblement... S'il se porte à quelque acte de violence, c'est contre lui-même. »

Ne dirait-on pas que ce tableau est la propre description de l'infortuné Cowper, et quand les hallucinations viennent s'y ajouter, c'est tout à fait à un mélancolique persécuté que son histoire fait penser.

Nous croyons donc pouvoir conclure que Cowper a présenté sur un fond de mélancolie d'origine mystique des « bouffées » de persécution. Il a été un mélancolique persécuté.

¹ G. Ballet, p. 549.

CHAPITRE IV

LA NÉPHRITE

La folie de Cowper n'a jamais été méconnue. Tous ses amis, tous ses biographes ont été unanimes à en rapporter la forme et les manifestations. Lui-même s'est appelé fou. Mais, quand il s'est agi d'en expliquer la nature, de dire pourquoi sur ce fond de mélancolie sont venus à plusieurs reprises se greffer ces accidents aigus, chacun a trouvé une explication différente. Il faut bien reconnaître que, si ces explications ont le charme de la variété, elles n'ont aucune valeur médicale. La folie du poète ayant une forme mystique, c'est dans la religion qu'on a voulu en chercher l'origine. Les uns, parmi lesquels le Rév. Newton et Mrs. Unwin, ont fait de cette affection une épreuve imposée par la Providence à l'infortuné Cowper. C'était là, croyaient-ils, la conséquence de la vie dissolue qu'il avait menée dans sa jeunesse : la conséquence d'un défaut de religion. Les autres, au contraire, ont pensé que, si par trois fois l'écrivain était devenu fou, la faute en incombait à la trop grande place que tenait la religion dans sa vie. Sainte-Beuve impute à la trop grande rigidité de la

religion protestante ces accès de manie. Il regrette que Cowper n'ait pas eu confiance en la Vierge. « Cette dévotion de plus, dit-il, si son cœur l'avait pu admettre, l'aurait secouru, et peut-être préservé. »

Certes, la religion a tenu dans sa vie une grande place, mais il nous paraît quand même exagéré de vouloir rechercher dans ce seul facteur l'origine de toute la pathologie de Cowper. Quoi de plus capricieux, en effet, que cette maladie mystérieuse qui, par moments, éteint absolument ses brillantes facultés pour ne plus laisser qu'un pauvre malade, d'une intelligence, comme il le reconnaît lui-même, moins qu'enfantine.

Cela semble, comme l'a écrit un écrivain américain, « beaucoup plus l'acte capricieux d'un mauvais génie que l'effet ordinaire de la maladie ».

Chacune de ces périodes de folie a été précédée par un événement ayant ému vivement le poète, mais comment admettre que l'appréhension de comparaître devant les Lords, la mort de son frère, celle de Mrs. Unwin aient pu produire un trouble aussi grand, si elles s'étaient adressées à un individu sain, et c'est du côté des tares organiques qu'il faut rechercher l'origine de sa maladie.

Nous avons déjà dit que l'étude de l'hérédité du poète ne pouvait nous fournir aucun renseignement bien utile tant sont vagues les données que nous pouvons y recueillir. La mort de son frère, survenant au milieu de crises d'asthme s'accompagnant d'une « hydropisie due probablement à un fonctionnement défectueux du foie », n'est pas non plus de nature

à nous apporter les éclaircissements que nous recherchons.

C'est, une fois encore, dans l'œuvre qu'il nous faut chercher et, tout de suite, nous y trouvons la preuve que l'origine de tous ses maux se trouve dans une affection physique : « Si j'étais transporté au Paradis, écrit-il un jour à Lady Hesketh, il me faudrait, pour y goûter le bonheur, laisser mon corps sur cette terre. »

Quelle affection, si ce n'est une intoxication chronique, pourrait avoir ainsi amené à intervalles irréguliers, ces phénomènes bruyants ! Comme le mécanisme de sa maladie paraît plus simple si nous admettons cette hypothèse ! Intoxiqué chronique, Cowper a, pendant les périodes où son organisme s'imprègne lentement, l'apparence d'un individu sain. Puis, à l'occasion d'une émotion vive, la décharge toxique se fait et, tant qu'elle dure, c'est la folie.

Quelle était donc la nature de cette intoxication ? Cowper, avons-nous dit, est mort après avoir présenté des symptômes d'hydropisie. En janvier 1800, l'œdème avait paru aux malléoles et gagna petit à petit le tronc, jusqu'à la mort. Cela peut nous faire supposer que le malade était un cardiaque ou un rénal-cardiaque ? Non certes, car nulle part nous ne retrouvons de symptômes qui puissent nous faire supposer qu'il ait eu une affection du cœur. Il aimait les exercices violents, le cricket, le ballon, le cheval, les longues promenades. Quelle apparence qu'il eût pu s'y livrer, s'il avait été porteur de quelque lésion cardiaque ?

L'hypothèse d'affection rénale est, au contraire, bien plus plausible et une telle maladie nous permet à merveille d'expliquer ces alternatives de raison et de folie. Comme Jean-Jacques Rousseau, Cowper semble avoir été un urémique latent et nous allons rechercher quelles sont les présomptions que nous pouvons trouver dans son œuvre pour renforcer cette hypothèse.

Cowper a-t-il été goutteux ? Quelque impossible que ce soit de l'affirmer, il est permis tout au moins de le présumer. Dans le « *Sopha* », il donne de l'accès de goutte une description tellement réelle et juste que l'on se demande si ce n'est pas là un récit vécu et si ce ne sont pas ses propres souffrances qu'il raconte. Comment croire en effet que la narration d'accidents qu'il aurait trouvés chez des amis puisse atteindre un tel degré de personnalité ?

La recherche des symptômes d'une affection organique à travers l'œuvre est fort difficile, car si Cowper a toujours été fort prolix en parlant de ses craintes religieuses, de ses hallucinations, il l'est beaucoup moins sur les maladies du corps et ce n'est que par bribes que l'on peut recueillir de-ci de-là quelques clartés.

Toute sa vie il a souffert de l'estomac et, comme l'a dit un biographe américain, peut-être un médecin averti aurait-il pu, en étudiant attentivement ces malaises, pressentir et peut-être prévenir les accès. Cette dyspepsie vient aussi confirmer notre hypothèse.

On peut également trouver, dans une pratique à

laquelle il a eu recours toute sa vie, une indication. A partir de l'âge de quatorze ans (époque à laquelle il avait eu une variole grave), il a pris chaque soir un bain de pieds très chaud. Etait-ce là un moyen pour atténuer des maux de tête ? Nous ne pouvons l'affirmer, mais avons quand même tendance à le croire.

Mais, où nous trouvons le plus de détails, c'est dans le récit qu'il fit lui-même après coup de son premier accès de folie, et que nous avons rapporté presque entièrement dans la biographie.

Maux de tête, bourdonnements d'oreilles, vertiges, engourdissement des extrémités, rien ne manque au tableau, et c'est bien là la description exacte d'une crise d'urémie.

Nous trouvons même dans la thérapeutique que lui appliqua le Dr Cotton confirmation de cette hypothèse. Il prescrit en effet la saignée et c'est là ce qui produit le plus grand soulagement. N'est-ce pas, de nos jours encore, le moyen employé pour diminuer la quantité de toxine contenue dans l'organisme.

A quoi attribuer cette néphrite ? Est-ce la conséquence de cette atteinte grave de variole qui frappa le poète dans sa jeunesse. Nous n'osons l'affirmer ; le fait, quoique rare, a pu se produire.

La néphrite, si nous l'admettons, jette une lumière très vive sur la vie du poète et nous permet d'expliquer ses accès de folie. Le premier succédant à la vie dissipée qu'il avait menée au Temple, le second à la réclusion presque complète à laquelle l'avait soumis le pasteur Newton, et le troisième à un âge avancé,

nous permettent plus encore d'admettre qu'il s'agissait d'une folie urémique.

Ce n'est là qu'une hypothèse, mais, personne n'ayant jamais réussi à expliquer de façon logique la folie de Cowper, nous nous permettons de présenter cette explication. Son seul mérite est de s'appuyer sur des faits et de ne point avoir recours au surnaturel.

CONCLUSIONS

I. — Cowper était prédisposé par son faible développement physique, peut-être par une hérédité pathologique, à subir très vivement l'influence du milieu. Les émotions vives qu'il subit pendant sa jeunesse imprimèrent à son caractère un tour mélancolique dont il ne devait pas se départir.

II. — Cette « mélancolie mystique » fut, par trois fois, et à l'occasion d'événements qui le frappèrent vivement, aggravée par des « bouffées » de délire de persécution avec hallucinations, le tout formant le tableau clinique du *mélancolique persécuté*.

III. — Le travail de composition auquel ont donné lieu ses poèmes a été le moyen thérapeutique auquel il a dû une rémission de près de vingt années entre ses deux dernières crises.

IV. — Les symptômes qu'il a présentés nous per-

mettent de croire que Cowper était atteint de néphrite chronique, consécutive, peut-être, à sa variole. Ses crises de folie seraient donc des crises de folie urémique.

Vu :

LE DOYEN,

L. HUGOUNENQ.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

ETIENNE MARTIN.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 9 décembre 1913,

POUR LE RECTEUR ET PAR DÉLÉGATION,

LE VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,

L. JOSSERAND.

BIBLIOGRAPHIE

Arvéde BARINE, *Névrosés*, Paris, Hachette, 1898.

Léon BOUCHER, *William Cowper, sa correspondance, ses poésies* (thèse de lettres, Paris, 1874).

COWPER, *Letters*, 2 vol., London, Macmillan and C°, 1912.

COWPER'S *poems* (selection from), 1 vol., Macmillan and C°, London, 1883.

COWPER, *Letters*, 1 vol., Macmillan and C°, London, 1911.

DEMERLIAC, *Etude médico-psychologique sur Hoffmann* (thèse de Lyon, 1908).

DE GOURMONT (Rémy), Génie et folie (*le Temps*, 3 novembre 1912).

GUIZOT (Mme), le Méthodisme et les écrits de J. Newton (*le Moniteur*, janvier 1830).

LACASSAGNE, *Précis de Médecine légale*.

LOYGUE, *Etude médico-psychologique sur Dostoïewsky* (thèse de Lyon, 1904).

MÉZIÈRES, *Histoire critique de la littérature anglaise*.

PETIT, *Etude médico-psychologique sur Edgar Poë* (thèse de Lyon, 1906).

SAINTE-BEUVE, William Cowper (*Causeries du Lundi*, Paris, Garnier, vol. XI, p. 139).

SOUTHEY, *Life and Works of William Cowper*.

TAINE, *Histoire de la Littérature anglaise.*

DE WYZEWA (M.-T.), A propos d'un recueil de lettres de
W. Cowper (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1912).

Edinburgh Review, 1811-1836.

Quarterly Review, 1825.

National Review, 1858.

North American Review, 1834-1837.

Athenæum, 1834.

Essays biographical and critical, Chiefly on English poets,
by David Manson, Cambridge, 1856.

English literature, by G. Craik, London, 1867.

Lectures on the English poets, W. Hazlitt, London.

Essay on English poetry, Thomas Campbell, London, 1848.

Macaulay essays, vol. I, Tauchnitz, 1850.

A comparative estimate of modern English poets by J. Devey,
London, 1875.

Eicyclopediæ Britannica, art. Cowper.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	13
CHAPITRE PREMIER. — Biographie. Antécédents. Maladies.	19
I. De Berkhamstead à Saint-Albans	19
II. De Saint-Albans à Olney	29
III. Cowper à Olney	34
IV. Les dernières années	42
CHAPITRE II. — L'œuvre de W. Cowper	49
I. La correspondance.	50
II. Les poèmes	55
III. Traduction d'Homère.	85
CHAPITRE III. — Le caractère de Cowper. Son état mental	87
CHAPITRE IV. — La néphrite	99
CONCLUSIONS.	105
BIBLIOGRAPHIE	107

